

*Le Sentiment Religieux au Canada* .. ... *Mme. DANDURAND*  
*MUSIQUE :—Separation (Melodie inedite)* ... *JULES MASSENET*

---

---

# LE COIN DU FEU

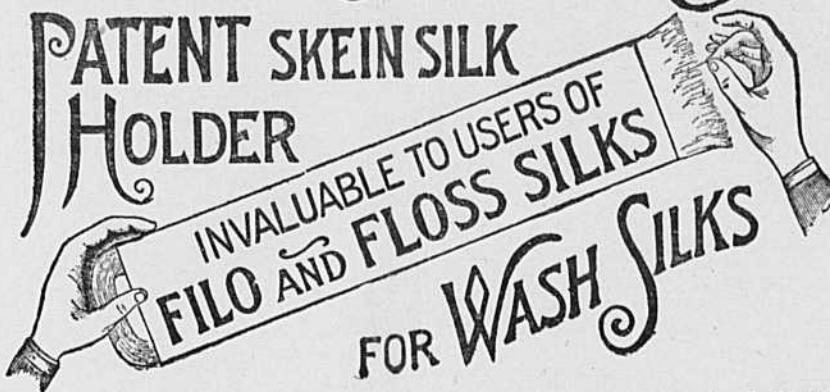
Dernier Numéro.

TOILES ETAMPEES

De B. & A.

Brainerd & Armstrong's

PATENT SKEIN SILK  
HOLDER



Comment les travailler et les cou- leurs qu'il faut employer.

— DIRECTIONS —

Demandez les Soies qui se lavent de BRAINERD & ARMSTRONG.



Quelque chose a admirer....



ou C'EST UN JOLI SOULIER  
UNE JOLIE PANTOUFE.

Un joli pied ne devrait jamais en avoir d'autres, et n'aura jamais autre chose, s'il est chaussé par nous. Nous garantissons que nos souliers sont les meilleurs, et nous vendons à des prix raisonnables . .

W. H. STEWART,

2293 rue Ste. Catherine, - MONTREAL.

2 portes à l'ouest de l'Avenue du Collège McGill.

TELEPHONE DES MARCHANDS No. 168. . . . . UN SEUL PRIX.

Maison du Bon Marche

J. R. PAQUIN & CIE.,

IMPORTATEURS ET DETAILLEURS DE

Marchandises de Haute Nouveaute

267 RUE ST-LAURENT 267

MONTREAL.

Un Tailleur et une Modiste de grande experience font partie de l'Etablissement.

UNE VISITE EST SOLLICITEE.

# LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }  
\$2.00 PAR ANNEE. }

DECEMBRE 1896

{ ADMINISTRATION:  
{ 23 RUE ST. NICOLAS.

## SOMMAIRE

LE DERNIER MOT DU COIN DU FEU, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	UN CADEAU DU DESTIN, . . . . .	<i>Alexandre Hepp.</i>
NOUVEL AN, <i>poésie</i> , . . . . .	<i>Joseph Nolin.</i>	SÉPARATION, <i>musique</i> , . . . . .	<i>Jules Massenet.</i>
LE SENTIMENT RELIGIEUX AU CAN- ADA, . . . . .	<i>Mme. Dandurand.</i>	LE ROLE D'UNE FEMME EN FRANCE, . . . . .	<i>La Rédaction.</i>
TOINON, CONTE DU JOUR DE L'AN, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	TYPES FÉMININS DE LONDRES, . . . . .	<i>Jessé Francis Sheppard.</i>
LES CATHOLIQUES ET LE CONSEIL DES FEMMES, . . . . .	....	LE COURRIER DE LA MODE, . . . . .	***
		LA FÉE, <i>Suite et fin</i> , . . . . .	***

## Le dernier mot du Coin du Feu

.....  
Eh ! que m'importe à moi, muse, chants, vanité,  
Votre gloire perdue et l'immortalité,  
Si j'y gagne une heure de joie !

La belle ambition et le rare destin !  
Chanter ! toujours chanter pour un écho lointain !  
Pour un vain bruit qui passe et tombe !  
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis !  
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits !  
Faire un avenir à sa tombe !

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,  
Et toute ma famille avec tout mon loisir.

.....

*V. Hugo.*

Il semble que d'avoir vécu donne droit à la vie.  
Et les amis de notre journal peut-être diront :  
"C'est dommage ; il avait déjà quatre ans."

— Oui, répondront ses parents, et si bonne  
santé ! La mort l'a fauché en pleine vigueur.

Voilà précisément ce qui prévient tout regret.  
C'est une page finie. Refermons doucement le  
livre, heureux s'il en reste un bon souvenir. C'est  
l'effort tenté par une bonne volonté ; c'est le coup  
d'épaule donné dans un moment de disponibilité,  
à une œuvre chère : celle du développement intel-  
lectuel de notre jeunesse. C'est quelques années  
offertes à la main-d'œuvre nationale—et l'on ne se  
repent pas d'avoir travaillé.

Le COIN DU FEU, fondé uniquement dans les  
intérêts de la jeunesse, n'a jamais eu de prétention  
à l'immortalité, et quoique le très sympathique en-  
couragement du public lui eut permis de vivre  
encore, on ne saurait appeler sa retraite de l'arène  
une défection.

S'il était vrai, comme on a eu la bonté de nous  
le dire quelquefois, que son passage n'eut pas été  
tout à fait inutile ; si nous avions eu ce bonheur  
de faire éclore parmi la jeunesse féminine, trop  
désœuvrée, le goût de la lecture ; si nous avions  
réussi à faire germer quelques idées—ne fusse  
qu'une seule—nous trouverions ample matière à  
nous consoler du sacrifice de notre journal.

Cette immolation à des devoirs plus pressants,  
en effet, ne va pas sans un certain déchirement.

Si modeste, si obscure soit-elle, la créature qui  
vous doit l'être s'est emparé d'une part de votre  
cœur. De trancher le fil de ses jours à une petite  
personnalité ayant conquis sa place au soleil, jouant  
un rôle propre, ne demandant qu'à se voir conti-  
nuer l'existence, est dur à une main maternelle.

L'apparition, la durée d'une revue féminine, et  
sa *viabilité* dans le moment même où elle disparaît,  
sont une réponse victorieuse aux calomnies sur l'in-  
capacité, l'inconstance et la frivolité des femmes.  
Notre journal que soutient une clientèle féminine  
est rédigé uniquement par des femmes. Il a

favorisé les débuts de plus d'un jeune écrivain, qui fera peut-être un jour l'honneur de la littérature canadienne.

Le COIN DU FEU, dans l'ère d'influence féminine qui se prépare, paraîtra un ancêtre, sinon un modèle. Par la brèche qu'il aura ouverte dans le mur des préjugés, ses héritiers passeront. Et ces derniers, mieux doués que leur prédécesseur, grâce au progrès de l'instruction, mieux pourvus de collaborateurs qui relèvent les camarades de leur quart, pourront continuer le projet ébauché par nous.

Car l'expérience est faite. Un organe féminin s'occupant des intérêts privés des familles — tant matériels qu'intellectuels et moraux — est opportun et désirable dans notre société. (En cela les idées ont marché depuis le 1er janvier 1892. A cette époque l'apparition du COIN DU FEU fit en certains cercles une manière de petit scandale. Toute hostilité cependant s'effaça bientôt devant notre attitude inoffensive ; nous pouvons même nous vanter d'avoir obtenu la collaboration de ceux qui, au premier moment, lui firent ce maussade accueil.)

Le rôle majeur que joue notre sexe dans la vie nationale, les responsabilités à la fois graves et

minutieuses de la dignité de mère et d'épouse, ne sauraient avoir trop d'aviseurs et de soutiens.

Une revue se donnant pour tâche de diriger, d'éclairer la femme dans l'accomplissement de ses devoirs sociaux, et de répondre à ses besoins intellectuels en lui offrant un choix de lectures judicieux et satisfaisant, peut admirablement seconder l'œuvre civilisatrice de la religion.

La beauté de cette tâche nous avait séduites. Nous sommes restées bien au-dessous, mais cela n'infirmes pas une cause que d'autres après nous — nous le souhaitons sincèrement — soutiendront plus habilement.

Pour nous, nous l'avons dit, d'autres soins autrement importants nous réclament.

Dans l'impossibilité de donner au journalisme tout le temps et l'application nécessaires à cette profession difficile, nous léguons à de plus libres la besogne, disposées à aider nos successeurs, dans l'occasion, de notre plume et des connaissances qu'ont pu nous donner ces quatre années d'expérience.

A nos lecteurs, à nos amis, à nos protecteurs nous disons : *merci et adieu.*

*Mme Dandurand.*

## Nouvel An

A MON ÉPOUSE BIEN AIMÉE.

Encore un an qui sombre au fond du gouffre immense,  
Encore un pas de fait sur l'éternel chemin  
Où, hâtif, empressé, comme pris de démence,  
Vers un but inconnu s'en va le genre humain.

Hier est encor là quand aujourd'hui commence..  
Et pourtant, à l'instant, aujourd'hui, c'est demain...  
C'est ainsi que les jours nous glissent dans la main,  
Telle au semeur distrait échappe la semence.

Mais tu peux t'en aller, ô Temps ! que nous importe !  
Age, tu peux entrer sans frapper à la porte ;  
Ce n'est pas contre toi que nous nous enfermons.

Tant que tu le voudras couvre nous de ta neige !..  
Va !... Nous bravons, vois tu, ton futile manège  
Puisque nous sommes deux et que nous nous aimons.

*Joseph Nolin.*

## Le Sentiment Religieux au Canada

Il y a peut-être une illusion à laquelle nous devons encore renoncer : celle d'être un peuple foncièrement chrétien, une sorte de paradigme de la moralité dans un monde païen et corrompu.

Après la perte de la douce certitude d'avoir gardé "intacte" la pure tradition de la langue de Corneille, cette nouvelle concession sera pénible.

Voyons cependant, en toute franchise et équité, en toute humilité aussi, si nous ne devons pas la faire.

Voyons si notre conduite, affranchie de la tutelle de la première jeunesse, est le digne résultat de l'éducation austère acquise dans nos pieuses familles et dans les institutions religieuses auxquelles est dévolu le soin de nous instruire.

Je ne crains pas de répondre négativement.

Il y a peu de pays où soient invoqués plus souvent les grands principes religieux.

La fidélité et l'attachement d'un peuple catholique comme nous à ses croyances font une obligation à ceux qui briguent ses suffrages de refléter les mêmes sentiments de foi et de ferveur. De là le manque de sincérité d'un si grand nombre. De là l'hypocrisie forcée de tant d'hommes publics faisant marcher de front les pratiques extérieures d'un chrétien avec les habitudes plus ou moins cachées d'une vie scandaleuse.

Ne parlons pas de l'exploitation sacrilège de la religion par les partis politiques, qui a été la conséquence naturelle de cette hypocrisie. Cette exploitation est telle que certaines réformes concernant les rapports de l'Eglise et de l'Etat, désirées de part et d'autre, ne s'accomplissent pas par la crainte réciproque de voir les adversaires tirer profit d'une initiative trop hardie, et l'imputer à crime, à ceux qui la tenteraient.

N'épiliguons pas sur chacun des maux produits par l'absence d'un pivot moral d'où devraient rayonner les actes de notre conduite. Ces maux sont trop nombreux. D'ailleurs on les découvrira soi-même facilement après un examen un peu attentif.

Ce que nous voulons tenter aujourd'hui, c'est de mettre en regard un singulier état d'âme et

l'éducation théorique dont il est issu. C'est de soumettre ce problème étrange :—des effets révoltés contre leur cause—aux penseurs et aux sages, en laissant à leur compétence le soin d'expliquer et de conclure.

Nous diront-ils ces philosophes pourquoi, en dépit des exemples de mères dévotes et des habitudes rigoureuses du pensionnat, la vraie, la solide piété — celle qui régit les paroles et les actions, celle qui fait de la vie d'une personne chrétienne un modèle de fermeté, d'obéissance et de fidélité à sa foi — est si souvent étrangère à notre jeunesse, même féminine ?

Etabliront-ils la genèse de cet ... opportunisme relâché en ce qui touche à l'honneur — frère noble de l'honnêteté — de tant de jeunes gens, héritiers des noms les plus estimés ? Sauront-ils expliquer comment cette garantie d'un nom respecté avec celle d'une éducation religieuse, ont si souvent déçu les patrons dans le choix des titulaires de postes de confiance.

Et comment il se fait qu'au cours des luttes pour le pouvoir, les journaux, au lieu de livrer la bataille des idées, assaillent les candidats d'accusations de vol, de malversations, de félonie ? que l'on dise ouvertement : Un tel s'est enrichi dans tel emploi public au moyen de contrats véreux ; et qu'aussi on répète cela sans indignation ?

Et comment il se fait qu'on ose mettre si souvent en doute, l'impartialité du magistrat et le désintéressement d'un mandataire du peuple ?

Nous diront-ils enfin pourquoi le pivot moral dont nous parlions, c'est-à-dire la conscience, manque à un si grand nombre d'entre nous ? ..... La question, assurément, vaut qu'on l'approfondisse.

Qu'il soit bien compris que nous ne voulons pas laisser planer le moindre doute sur l'excellence des enseignements des institutions religieuses. Dans ces institutions la jeunesse est nourrie de la saine doctrine catholique, laquelle, mise en pratique, non seulement guide les actes, mais purifie l'intention et prévient les écarts. Quoiqu'il soit moins facile de répondre de l'éducation de la famille, il semble cependant que dans

une foule de cas, l'exemple ou le souvenir de la probité paternelle, dussent suffisamment tracer la voie aux hommes d'aujourd'hui.

Ce qui tient du phénomène c'est que ce double pouvoir ait si peu de prise sur l'âme contemporaine. On dirait que les enseignements recueillies au collège et au couvent pendant la demi-heure d'instruction religieuse, sont une routine d'école, une superfétation que la pratique de la vie vous contraint à reléguer comme le grec ou la zoologie dans la "chambre de débarras" de votre cerveau. Et pourquoi cela ? Serait-ce que dans la formation des jeunes caractères on oublie trop souvent d'unir étroitement le sentiment religieux et les notions pratiques de la moralité et de l'honneur ?...

Le sentiment de supériorité que donne au débutant moderne cet âge de progrès, l'affranchit à sa majorité, de la discipline rigoureuse des bonnes gens.

— *Pauvre père !* dit avec le même sourire d'indulgence le fils émancipé à qui on prêche, ou les habitudes d'une économie bourgeoise et surannée, ou le sacrifice d'intérêts chers à un principe de probité.

C'est que le jeune civilisé a des idées plus larges (sur ce point il n'y a pas à discuter) que son *pauvre père*.

S'il n'a pas d'objection à jouir largement de l'argent amassé par le bonhomme, il se réserve de railler doucement sa méthode d'acquérir. Comparée à ses moyens perfectionnés, à lui, cette méthode naïve et d'une prudence puérile rappelle l'aspect minable et ridicule des vieilles diligences à côté du fringant tramway électrique.

Car le jeune homme est *arriviste*, et pour arriver il adopte l'interprétation toute moderne que les grands faiseurs américains ont donnée à la loi évangélique : — "*Do others or they'll do you.*" Or, voilà justement leur excuse, ou plutôt leur mobile, car ils ne croient même pas avoir besoin d'excuses :

— "Tout le monde agit ainsi !"

— "Autant duper soi-même qu'être tondu !" D'après ce principe, les âmes simples, les natures droites qui, dans la pénible alternative d'être

exploiteur ou victime, se résignent au sacrifice, ne méritent même pas l'estime des gens.

— IL EST TROP HONNÊTE ! telle est la monstruosité qu'on a souvent entendu sortir des lèvres de citoyens notables, pour reprocher à certains hommes d'Etat d'avoir su sacrifier les intérêts de leur parti à ceux du peuple. Où est la trace d'une éducation chrétienne dans tout cela ?

Notre société à nous, hommes et femmes qu'on a élevés dans la prévision d'une vie future, dans la connaissance de la loi d'abnégation, ne sait plus que sourire quand on la rappelle, au milieu de ses pirateries légales ou de sa vie inconsciente au sentiment du devoir.

A quels sarcasmes ne s'exposerait pas l'excentrique officieux qui se lèverait dans nos cercles mondains pour crier : "Mais l'honnêteté ! Il y a une telle chose que l'honnêteté, et cette chose n'est pas faite pour être méconnue, foulée aux pieds. On ne saurait avoir là-dessus qu'une manière de voir. Croyez-vous en Dieu ? Croyez-vous à l'immortalité de votre âme ? ... Suivez alors le sentier que votre foi vous trace, ou bien renoncez au titre de chrétien !"

Notre âme ! assurément que nous y croyons ; mais nous la traitons comme Napoléon — type monstrueux de l'opportunisme voué au Génie de la Terre — traita son auguste prisonnier le pape Pie VII. Avec tous les égards dus à sa haute dignité, nous reléguons cyniquement l'immortelle hôtesse de notre corps, dans une retraite si lointaine et si obscure que sa voix n'arrive pas à se faire entendre. Et nous croyons avoir donné à la royale captive une ration suffisante après avoir accompli quelques-uns des rites faciles et strictement obligatoires du culte — pratiques auxquelles, d'ailleurs, l'esprit ne prend aucune part.

Après cela, la vie morale et la vie pratique ne sont pas pour nous deux cercles concentriques, dépendants l'un de l'autre. Nulle communication, nul rapport n'existent entre notre prétendue croyance et notre conduite. Corrigeant l'Évangile dont on continue de se dire les disciples, on entreprend de servir deux maîtres. Il y a une morale "de famille" et une morale pour les affaires. On va à la messe et on pratique l'usure ; on dit son chapelet et on se prête aux abus de confiance qu'autorise le mot de *politique*. On

fait ses Pâques, sans cesser pour cela d'encourager la subornation et le parjure dans les luttes électorales ou judiciaires. Notre religion n'est plus alors qu'une sorte de bienséance ; affaire "d'origine ou d'étiquette" comme dit M. de Vogué.

Encore une fois, où est donc la délicatesse de conscience qu'a pour effet de développer la discipline catholique ?

Jules Lemaitre, au cours d'une de ses critiques de théâtre, jette un cri d'alarme à ses concitoyens : (A la stupeur d'un grand nombre, on constatera que le sévère jugement s'applique aussi bien à une notable partie de notre peuple qu'à celui de France, si souvent taxé d'impiété) :

" Dans cette vie que nous menons, où l'on n'a, au fond, pour objectif, que l'argent, la vanité et le plaisir, où jamais on ne rentre en soi pour se juger, et où, d'ailleurs, les principes manquent au nom desquels on se jugerait, la notion du bien et du mal finit par s'abolir en nous, et presque aucun de nous ne sait plus ce qu'il vaut moralement, ni ne se doute combien il vaut peu."

Assurément nous n'avons pas le monopole de l'immoralité. (Il ferait beau voir, vraiment, que nous l'eussions !) Au demeurant il ne faut pas trop s'étonner de voir pécher les hommes ; ce qui ne se peut tolérer toutefois c'est qu'on profane le titre de catholique, c'est qu'on le compromette, et qu'on l'avilisse aux yeux de ses adversaires, en en faisant le bouclier de tant de turpitudes.

Si l'on tient vraiment à ce titre, et si l'on veut être conséquent, il faut cesser de regarder comme une excentricité le courage de conformer ses actes aux principes qu'on prétend avoir. Il faut chercher ailleurs que dans les mauvais exemples le modèle de sa vie.

Je sais trop à quoi je m'exposerais en recommandant à mes concitoyens la lecture de l'Imitation et celle de la vie des grands saints, qui feraient pourtant un excellent contrepois à la pratique de l'équité légale et de la justice humaine.

Dans la crainte de paraître du premier coup excessive, je m'arrêterai à mi-chemin. Manquant

de l'autorité que demande le genre de la prédication, je me bornerai à émettre un humble conseil.

Que mes concitoyens — pour ne parler que de leur devoir de patriotes — lisent les *Vies illustres* de Plutarque qu'ils écoutent ces paroles d'un juste moderne ; M. Burdeau, homme d'état français qui, dans l'âge corrompu où nous vivons a donné en politique, l'exemple d'une probité impeccable :

" Je crois que nous tournons le dos à la vérité, en prenant pour but de nos efforts l'accroissement du seul bien-être des hommes ; nous oublions que le véritable levier du monde et la cause la plus certaine de tout bonheur, c'est le sacrifice et la joie de se sacrifier."

"L'individu est un monstre dans la nature, et il ne revient à l'équilibre et à la santé qu'en se subordonnant à un ensemble le plus vaste possible, et finalement à un idéal."

"Tout admirateur que je suis des philosophes grecs et de Socrate surtout, je pense que le Christ a prononcé la plus haute parole qui ait été entendue des oreilles humaines : que le royaume du monde et des cieus est à celui qui saura aimer et se sacrifier."

"Ces idées sont loin, en apparence, de diriger ceux qui dirigent actuellement les Etats et les sociétés ; il faut pourtant nous y attacher, parce que la vérité défendue avec une obstination suffisante doit finir par triompher."

Le civisme de ce disciple — volontaire ou non — du Christ a de quoi faire rougir plus d'une de nos soi-disant vertus.

Il est de l'essence de notre foi de produire, comme une floraison naturelle, des caractères d'une pareille trempe.

Tâchons donc de mériter notre titre de "peuple chrétien," en tendant vers l'idéal qu'un tel nom représente.

Et que ceux qui aiment à s'en prévaloir fassent en sorte de ne plus mériter qu'on écrive à la porte de leurs assemblées :

*On demande du sens moral.*

*M<sup>me</sup> Dandurand.*

## Touïon

CONTE DU JOUR DE L'AN.

On l'appelait Toinon — une vieille habitude invétérée — qui la fâchait, car elle était tout à fait grande. Dix-huit ans, il n'y a pas à dire, c'est vieux. Depuis un an déjà ses robes, dont le bord rasait terre, avaient atteint le maximum de la longueur, et l'on avait perdu jusqu'au souvenir de sa physionomie d'adolescente, avec les deux longues tresses sur le dos. Assurément si elle fut revenue pour un moment à cette coiffure, son entourage n'aurait pas manqué d'en sourire comme d'un travestissement. Vous voyez donc qu'elle était grande tout à fait. Ce qu'il y avait d'étonnant, et d'un peu agaçant même, pour la jeune personne, c'est que le fait accompli ne frappait pas tout le monde.

Car mademoiselle Antoinette avait des cousins et un frère — même deux, comme on le verra. Si vous lui aviez demandé son avis sur sa parenté mâle, elle vous eut déclaré nettement avec une moue de son bec fleuri que l'engeance existe uniquement pour le malheur des grandes filles... de fraîche date.

Ils étaient cinq ou six lurons, espèces de grands lévriers espiègles, contre cette personne menue d'une transparente fragilité de figurine, pour la taquiner, la tourmenter, la mystifier jusqu'à l'exaspération.

Il y avait d'abord Marc, son insupportable frère, qui ne se corrigeait pas — grief spécial entre mille — de la présenter : ma *petite sœur*. Il y avait Jean et Gaston — ces "deux grands fous," — dont la verve cruelle livrait de terribles assauts à sa timidité.

Il ne faut pas oublier Paul le collégien, qui la plaisante sur ses "affaires de cœur" avec la légèreté d'un ourson et la voix d'une porte de grange mal huilée.

Depuis que la jeune fille a été marraine avec monsieur Jacques, d'un bébé de leur parenté, l'inconscient et brutal écolier ne manque jamais de la supplicier devant le jeune homme de ses grosses, innocentes taquineries : — "Vous aviez l'air de deux mariés dans la grande voiture ! Toinon prenait des airs ! Elle parlait à Jacques

comme ça, sans le regarder pour faire croire que c'était son mari. Jacques, aimerais-tu épouser Toinon ? Epouse la donc ! Tu vois, elle rougit de plaisir rien que d'y penser !"

Le plus choquant c'est que monsieur Jacques est fiancé avec une autre — du moins on le dit — et la dignité de la jeune fille souffre cruellement de se voir attribuer à son égard et en sa présence, un sentiment qu'elle rougirait d'éprouver.

Elle l'appelle quelquefois "mon grand frère" par une espèce de coquetterie d'amitié, quoiqu'il ne soit que le fils de sa belle-mère — déjà un homme, et séparé d'elle à l'époque de son mariage avec le père de la petite.

Les rapports des deux jeunes gens restèrent ceux d'une réserve polie et affectueuse, avec, de son côté à lui, une nuance de protection — car il rappelait volontiers *qu'autrefois* il l'avait endormie dans ses bras — et de sa part à elle, une soumission de petite fille, un peu ostensible, comme une habitude dont on est fier.

Le cœur ruse quelquefois avec un sentiment défendu qu'il débaptise pour acquérir le droit de s'y abandonner.

Leur fraternité de fantaisie avait donc conservé tout le prestige d'une aimable camaraderie entre un homme et une femme qu'aucun lien du sang ne force à s'aimer... ou à se subir ; elle était relevée, comme d'un charme piquant, de l'intimité qu'autorise un séjour, même rare et passager, sous un toit commun.

Deux fois par année : l'été, à la campagne, puis à l'époque du jour de l'an, Jacques venait voir sa mère. Et le reste du temps un commerce de lettres entre celle-ci — avec la jeune fille parfois comme secrétaire — et son fils, entretenait d'étroites et amicales relations.

Mais Jacques était fiancé, et cette particularité, qui n'est pas faite pour nuire à un beau garçon dans l'esprit d'une fillette assez disposée à l'admirer, mettait pourtant une gêne, une contrainte presque douloureuse dans l'amitié de celle-ci.

Si seulement il avait voulu l'avouer, il lui

semblait qu'elle se fut sentie plus libre, plus heureuse avec lui. Mais non, le Don Juan se complaisait dans des airs mystérieux, sceptiques même par moments, qui autorisaient toutes les opinions sur ce fameux engagement, et tous les doutes aussi.

S'il n'avait pas encore tout confessé à sa sœur d'adoption, ce n'était pas qu'elle ne lui en eût fourni l'occasion.

Durant les longues après-midi d'été, quand il venait fumer son cigare auprès d'elle, sous l'ombre délicieuse de la terrasse paternelle, que de fois elle avait mis en jeu toute sa diplomatie pour surprendre l'intéressant secret.

Par je ne sais quel hasard, quand ils étaient seuls, la conversation dérivait toujours vers les sujets sentimentaux. Ils s'oubliaient des heures tous les deux à jongler avec l'infini répertoire des phrases vagues, anodines, ingénieusement et délicatement équivoques, au moyen desquelles on s'occupe des choses de l'amour sans parler exactement d'amour. Il y a un éternel et secret attrait dans ces questions, même pour deux êtres indifférents. La femme la plus honnête, dans sa conversation avec un homme, aime à sonder dans les profondeurs de l'âme de son interlocuteur le trésor de ses tendresses ou de ses souvenirs — comme les enfants les plus raisonnables adorent frotter une allumette. Si cela n'est pas précisément jouer avec le feu, cela s'en rapproche beaucoup.

Mais tout ce temps, lui, demeurait fermé, énigmatique, captivé pourtant par le vol inquiet de la douce fée autour de sa personnalité. Il se taisait, l'âme caressée par l'enveloppement de cette curiosité tendre.

La conversation parfois avait ses surprises. Ces deux jeunes cœurs abreuvés jusqu'à l'enivrement de mots semeurs d'émotions avaient des éclairs de franchise, des ressauts imprudents.

Un jour qu'ils avaient causé musique et échangé leurs impressions, elle eut une exclamation joyeusement naïve :

— C'est singulier que nous pensions absolument de la même façon sur tant de choses !

Alors lui, de ce ton pénétré que l'homme usurpe impunément sous le prétexte banal de galanterie, de reprendre :

— C'est évidemment que nous étions faits l'un pour l'autre !

— Et c'est pour cela que vous allez vous fiancer ! Dans le regard qui accompagnait cette réplique badine, la pauvre enfant avait montré toute son âme. Celle de son interlocuteur, subitement inondée par ce jet brûlant, en avait perdu l'équilibre. Et il lui avait pris la main en murmurant, ému de son émotion :

— Antoinette, il ne faudrait pas me dire cela deux fois !

Une autre fois qu'elle avait mis tout son art, et vainement, à tâcher de découvrir le mot de l'énigme passionnante pour elle, il se pencha et lui demanda d'un ton doux et grave... presque anxieux, avec un regard dont elle sentait, malgré ses paupières baissées, la puissante effluve magnétique :

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire que je sois fiancé !

On était au jour de l'an — époque fixée par l'enfantillage du genre humain pour la récolte obligée de quelque joie.

L'une de celles qui avait bien droit à sa part de bonheur — si la jeunesse donne ce droit — s'avouait cependant à elle-même dans le secret de sa chambrette, et à la veille de la fête des heureux, que son pauvre petit cœur était en complète détresse.

Jacques était là depuis Noël, mais un Jacques transformé, du moins pour elle. Tout le jour il restait enfermé dans sa chambre, à travailler, à écrire des lettres. Les moments donnés à la famille se passaient à table ou en longues dissertations politiques avec son beau-père, le soir, dans la bibliothèque.

Il y avait dans la contenance du "grand frère" quelque chose de résolu, de définitif, reflété, croyait-elle, dans la figure de sa mère même. Antoinette sentait tout autour d'elle l'accord tacite d'une décision nouvelle, le calme fatal de l'irrévocable.

Ces huit jours pressentis si beaux, si lumineux, maintenant presque écoulés, ne lui avaient apporté que désillusion et amertume. Elle les avait passés ces vilains jours sombres à tâcher d'étouffer sa peine et à s'efforcer de la cacher.

Hier seulement lui avait donné un rayon de

joie bien fugitif et dont la lueur n'avait fait qu'éclairer l'étendue de son chagrin.

Pour la première fois, Jacques, cédant à l'invitation d'une tante, l'avait conduite à une soirée intime de jeunes gens. Tout le régiment des cousins était de service, reprenant ces hostilités assidues et exclusives qui sont un culte rendu par des admirateurs trop familiers aux cousines trop jolies.

On avait joué aux gages, et la victime favorite expiait dans un coin du salon ses nombreuses distractions au jeu. Un rempart de jeunes garçons faisant cercle autour d'Antoinette la retenait prisonnière. Les boureaux lui avaient pourtant donné la clef de son cachot, mais elle refusait de s'en servir. Sa liberté était au prix d'un baiser donné à l'un d'entre eux. La belle captive s'était résolument croisé les bras, en disant : "Si c'est cela que vous voulez, vous attendrez plutôt toute la nuit." Mais ses géoliers lui faisaient la vie dure; c'est avec toutes les peines du monde qu'elle réussissait à demeurer impassible sous la mitraille de leurs quolibets. Aussi, quand la haute stature de Jacques apparut dans la porte du salon lui envoya-t-elle des yeux un silencieux et suppliant appel. Il ne fut pas lent à y répondre. S'avancant vers le mur compact formé par les corps des jeunes gens, il y fit, à la force de ses bras, une énorme brèche. Comme, après cet exploit il tendait la main à sa protégée en s'inclinant, elle dit tout bas près de son oreille : Merci, mon Prince Charmant !

Il répliqua de son bon accent protecteur et tendre en posant la mignonne main sur son bras tandis qu'il l'emmenait : "Il faut bien que je prenne soin de ma petite Toinon puisqu'elle n'a que moi !"

Oh ! la sensation des jours ensoleillés, des joies finies était toute revenue à cette minute. Mais cela n'avait pas duré ; son grand ami était tout de suite retombé dans son air distrait, indifférent. Il l'avait laissée revenir à la maison seule avec Marc, s'attardant derrière elle en compagnie de Gaston et de Jean.

Et tout à l'heure enfin, tout ce qui avait pu rester d'espoir inconscient au fond de son cœur affamé de bonheur en a été cruellement arraché par sa propre main à lui, sa main bonne et douce quand même.

Un peu avant le dîner il propose, à son grand étonnement : — Toinon, je vous ai à peine vue toute cette semaine. Voulez-vous que nous allions nous promener jusqu'au dîner ?

Son premier mouvement fut de dire non. Il lui vint une soudaine envie de prendre sa revanche et d'essayer de le faire souffrir. Puis elle pensa : "A quoi bon !" et répondit : "Je veux bien."

Elle le laissa causer presque tout le temps seul, se sentant intérieurement trop agitée par ce tête-à-tête inopiné.

Il la questionna avec intérêt sur ses goûts, ses projets ; lui dit toutes sortes de choses douces et joyeuses sans exiger de réponse, comme à un enfant qu'on cherche à consoler en évitant de rappeler le sujet de sa peine.

Comme ils atteignaient leur porte cependant, elle ramassa tout son courage, et voulant une bonne fois en avoir le cœur net, elle dit avec le plus de calme possible :

— C'est donc vrai que vous vous mariez ?

Jacques se mordit les lèvres, en proie à une anxieuse hésitation, puis, comme s'il se fut décidé à la minute, et sa figure s'illuminant d'une joie profonde :

— Eh bien oui, chère Toinon, avec votre consentement, répondit-il. Sans votre permission je ne ferai rien.

Ils pénétraient à cet instant dans la maison ; l'escalier s'offrait devant elle, elle s'y engagea vivement, et disparut dans sa chambre avant d'avoir dit une parole. Oh qu'elle eut payé cher la liberté de s'enfermer là, à double tour, et de se jeter sur son lit pour pleurer, pleurer, pleurer toute la nuit.

Par un violent effort elle maîtrisa l'angoisse qui l'étouffait. Cinq minutes après, Jacques la retrouvait à table en face de lui, les joues toutes rosées ... par la marche, et le sourire aux lèvres.

On ne peut s'attendre à ce qu'un diplomate de dix-huit ans sache parfaitement son métier. Tandis qu'il met tous ses soins à couvrir ses pistes pour dérouter l'espion qui le suit, il oublie celui qui l'attend.

La pauvre Toinon, toute à l'effort de cacher son émotion, ne pensait pas à être naturelle.

— Comment, s'écria son père, tu refuses tout !

Tu ne mangeras rien ? Maman, qu'est-ce qu'elle a, cette petite ? Je ne la trouve pas bien, moi. On dirait qu'elle a la fièvre...

— Moi ? pas du tout ! se hâte d'interrompre Antoinette qui crut défaillir de confusion. Et elle se hâta de prendre quelque chose dans le plat que lui présentait la domestique.

Jacques causa beaucoup. Peut-être fut-ce lui qui mit la conversation sur l'habitude d'accrocher son bas, la veille du jour de l'an, afin de provoquer les libéralités du ciel.

— Accrochez-vous le vôtre, Toinon ? demanda-t-il.

— Vous savez bien qu'il y a trois ans que je ne fais plus ce jeu de bébé.

— D'où il faut conclure qu'il y a juste trois ans que tu n'es plus un bébé, avança Marc ; et pourtant l'année dernière, il me semble avoir vu sur ta porte... n'est-ce pas, mère ?...

— Oui, c'était un de tes tours. Mais c'est entendu que ce n'est pas moi qui l'accroche. Ainsi, s'il y est, ça ne compte pas.

— Je vous assure que vous allez bien embarrasser saint Nicolas, déclara Jacques.

Pour la première fois elle osa rencontrer ses yeux. Ils étaient remplis du même affectueux attendrissement qu'il lui avait montré tout le long de leur promenade. La caresse de cette sympathie à son âme émue n'était pas pour lui rendre le calme.

Mais que devint la pauvre enfant quand elle entendit son excellent père revenir à la charge.

— Tiens ! regardé maman, elle a tout laissé dans son assiette. Qu'est-ce que tu as, petite ?... Es-tu souffrante, ma chérie ?... Maman, ce n'est pas naturel ce manque d'appétit !...

Son tact de femme fit intervenir la belle-mère d'Antoinette. Tout en faisant un signe imperceptible à son mari, elle prit un ton enjoué pour dire :

— Voyons, papa Tant Pis, ne t'alarme pas si vite...

Mais rien ne pouvait arrêter ce père inquiet, pas même la figure convulsée de sa fille qu'il ne voyait pas.

— Non, mon amie, je vous dis que cette enfant est malade !...

Sentant que la force de se contenir l'abandonnait, la jeune fille se leva en balbutiant qu'elle

avait mal à la tête, et s'enfuit. Son père désespéré allait s'élancer à sa suite quand un geste impérieux de sa femme le retint.

— Restez, j'y vais moi-même, dit-elle.

Lorsqu'elle eut sanglotté longtemps sur l'épaule de sa seconde mère, qui ne lui demanda rien, et qu'elle eut rassuré son malheureux père en lui répétant que "l'accès était passé," la courageuse enfant feignit un grand calme pour qu'on la laissât seule. Et alors elle put goûter l'âpre volupté de s'abandonner toute au tourment de sa douleur. Bien avant dans la nuit elle pleura, pleura, pleura comme elle s'était toujours interdit de le faire sans jamais cesser d'aspirer à cet assouvissement de sa peine. Une subite lumière s'était faite dans son esprit. Elle se disait maintenant, sans l'ombre d'un doute : "Il m'aurait aimé" !... Et cette pensée lui faisait plus de mal que tout. L'épuisement allait enfin triompher de sa névrose, quand la chute sourde de quelque chose à la porte de sa chambre fit sursauter la malade assoupie. Longtemps elle écouta, la tête dressée, mais rien que le silence de la nuit emplît son oreille.

Héroïquement, elle se força d'attendre un quart d'heure, puis se glissant à bas de son lit, elle alla pieds-nus sur le tapis, entrebâiller doucement sa porte. Un bas déjà à moitié rempli, mais que l'espiègle Marc avait mal fixé au bois, au moyen d'une épingle, gisait par terre. Ce qu'elle vit d'abord, ce qu'elle saisit de ses mains fébriles sans regarder le reste, ce fut une mignonne enveloppe s'échappant de l'ouverture, et dont le poids avait probablement déterminé l'écroulement du bas auquel on l'avait confié. La flamme de sa bougie ne tremblait pas plus que ses mains tandis qu'elle déchiffrait le billet suivant qui était adressé à

*Mademoiselle Antoinette Plessis.*

(Oh ! que la froideur de cette suscription l'oppressa avant que le cachet fut brisé !)

"C'est donc vrai, chère enfant, que vous voulez bien, que vous voulez sérieusement être ma femme !... Ce sentiment auquel jusqu'à présent je me suis refusé le bonheur de croire, dites moi encore, ma Toinon adorée, qu'il est bien réel ! Que ce n'était pas ce que, dans l'amertume de mon âme défiante, j'appelais : un engouement, un caprice enfantin !

“ Pour vous en guérir j'ai joué une comédie  
 “ cruelle... Je suis si vieux (quinze ans de plus que  
 “ vous, chère enfant !) je suis si peu ! et vous êtes  
 “ si belle ! si recherchée ! si digne du meilleur  
 “ des hommes, du plus grand !

“ Je n'aurais jamais eu le courage de me torturer  
 “ ainsi, si j'avais pu espérer... si j'avais pu craindre  
 “ que vous auriez cette divine bonté d'en souffrir  
 “ tant.

“ Est-il possible que sans être malhonnête, je  
 “ puisse enfin vous dire, vous crier la vérité...  
 “ Toïnon, je n'aime, je n'ai jamais aimé que  
 “ vous !

“ Ma bien aimée Toïnon, je suis comme fou  
 “ depuis ces dernières heures. Je ne me possède  
 “ pas de joie, et pourtant mon cœur saigne de vous  
 “ avoir vu souffrir... il a compté vos soupirs, mon

“ pauvre ange ! C'est avec des siècles de dévoue-  
 “ ment, d'adoration passés à vos pieds qu'on  
 “ voudrait les payer.

“ Que cette rosée bénie de vos larmes—aux-  
 “ quelles je joins celles de ma reconnaissance in-  
 “ finie — soit le baptême de notre bonheur.

“ Si vous voulez que je croie encore demain à  
 “ ma félicité, portez au déjeuner cette bague à  
 “ votre doigt, et me permettez de baiser dévo-  
 “ tement vos beaux yeux qui ont pleuré.

“ *Jacques.*”

La jalouse Némésis était vaincue. Les obstacles que son mauvais génie amoncelle entre ceux qui s'aiment ne pouvaient plus rien contre la force de deux cœurs unis dans l'absolue confiance.

*M<sup>me</sup> Dandurand.*

### Les Catholiques et le Conseil des Femmes

On a voulu établir une corrélation ou une solidarité entre un journal appartenant à la comtesse d'Aberdeen, publié en Angleterre, et les vues du Conseil National des Femmes au Canada.

Les membres catholiques qui tous — avant qu'on eût attiré l'attention sur elle — étaient restés absolument étrangers à cette publication, d'ailleurs inconnue dans notre province, nient la communauté supposée entre eux et une entreprise différente, poursuivie dans un lointain pays.

Les idées d'un pasteur protestant, émises dans un journal n'ayant aucun lien direct ou indirect avec le Conseil National des Femmes du Canada, ne peuvent raisonnablement être imputées aux membres de cette société.

Ces idées d'ailleurs sont connues de tous. Ayant

réussi après des semaines de recherche à trouver un exemplaire du journal où elles sont placidement exprimées, notre foi n'en a été ni émue, ni ébranlée.

Répétons le encore, et ne nous laissons pas de le répéter, les questions religieuses n'ont absolument rien à faire dans le programme du Conseil National des Femmes. Chaque groupe, chaque section y sont indépendants et autonomes, et l'on doit faire aux membres catholiques l'honneur de croire que du moment où ils découvrirait la moindre velléité de contradiction à l'égard de leurs convictions chez les autres parties de la société, ils sauraient ou combattre victorieusement ou abandonner un terrain hostile.

### Un Cadeau du Destin

Dans les derniers jours de l'année, le père Duriac alla plus mal. On disait “ le père”, quoiqu'il eût quarante ans à peine, tant la souffrance l'avait creusé et blanchi.

De quoi était-il frappé, lui dont la vie était restée exemplaire, au milieu du travail, de son industrie de petit bourgeois parisien, auprès de sa femme épousée par amour aux heures difficiles, et de ses enfants, Jean très blond, et Jeanne très brune ? Hélas ! il partait, comme était parti son

père, sous l'effort d'une implacable destinée, que le ciel d'Arcachon et le ciel même de Cannes n'avaient pu conjurer.

-- Ah ! murmurait-il, l'essentiel est de gagner le dernier jour de cette maudite année qui m'a si durement accablé ; je suis sûr, je sens que si je franchis ce pas-là, tout est sauf, je me ressaisirai avec les mois nouveaux, et au printemps nous serons bons !

Et déjà, dans des projets, qui étaient la plus

cruelle ironie de son état, il caressait ce qu'il ferait le jour où tomberait cette affreuse toux qui mettait dans tout lui comme un grand bruit de ferraille, et déjà les rêves les plus lointains rosaient d'une joie impatiente ses pommettes en saillie.

Mais au plus beau, au meilleur moment, et toujours, cette flamme de vie dont il était tout illuminé, brusquement s'éteignait ; ces reprises d'illusion, ces échappées radieuses le laissaient plus misérable encore. Et c'était alors, après, une nuit d'angoisse profonde sur lui, dans lui.

Le soir de Noël, il voulut être levé ; il sourit au foyer, il but avec une soif vaniteuse de santé un grand verre "de champagne", il s'occupa de ce que le dernier inventaire avait produit, de ce qu'il pourrait faire pour ses enfants, de ce qui serait en eux la récompense de son labeur et de sa tendresse, — et le lendemain, à l'improviste, il était plus attaqué que jamais par son mal féroce.

La poitrine, les reins, la tête, tout se prenait dans une lassitude, un bris immense de forces...

Et le père Duriac s'alita.

Maintenant il était déjà comme hors de la vie, dans sa chambre calfeutrée, où l'on ne pénétrait que sur la pointe des pieds, en se faisant une voix très douce. On eût dit que brusquement un grand saut mystérieux s'était accompli : sans transition, le cher vaillant de la veille devenait l'homme perdu autour duquel il y a comme des bruits de sanglots, et, par avance, comme un peu du respect qui va à la mort.

L'année, pour finir, n'avait plus qu'un jour, et sur toutes les choses qui faisaient l'intérieur naguère heureux des Duriac, et sur Jean, et sur Jeanne, et sur les indifférents même de la maison, pesait, avec un silence, une tristesse doublement lourde, celle de l'année qui fuit, en emportant quelqu'un...

\* \* \*

— Pauvres petits, pensa la mère ; il faut pourtant songer à eux !... Au milieu de ces chagrins et de ces larmes, je n'ai pas le droit d'oublier leur sourire ; allons !

Et elle sortit, pour des médicaments encore chez le pharmacien et pour des jouets.

Quand ils virent leur mère disparaître, Jean et Jeanne eurent comme une divination : et soudain, dans cette maison pleine d'une angoisse qui les

figeait, où depuis quelques jours leur enfance gaie était dans l'ombre d'un malheur proche, le cristal de leur voix à nouveau résonna et une triomphale turbulence les saisit.

Lorsque, vers six heures, Mme Duriac revint, apportant elle-même les paquets pour plus de sécurité, elle trouva Jean et Jeanne en grande discussion autour de la table ronde, sous la lampe dans la salle à manger contiguë à la pièce où Duriac s'exhalait en lamentations courtes et sifflantes.

Et de suite, devançant l'heure, dans une hâte de donner un peu de joie, la mère dit :

— Tenez, tout cela c'est pour vous, mes mignons ; amusez-vous, soyez bien sages !

Elle étala, sans s'attarder plus qu'il ne fallait, en résistant à leurs ébats de surprise, ce qu'elle avait amassé de cadeaux, et, sur de rapides baisers, s'en alla rejoindre le père à son chevet.

Oh ! dans la salle à manger, derrière elle, quelle fièvre ! La griserie des choses qu'on déficelle, découvre, touche et saisit pour la première fois ; et à chaque prise de possession, le lot de chacun étant bien défini, c'étaient des ravissements qui s'achevaient en longs gazouillis ; puis enfin des cris, des battements de mains, des trépignements, et la toupie hollandaise qui grinçait sur le parquet, et le lit de la poupée qu'on traînait, et le général auquel on adressait de grands discours, et la mercerie avec laquelle on jouait à la marchande !

Comme d'un coup, de ces petits fronts, tout nuage s'était envolé ! Maintenant, Jean et Jeanne étaient dans le paradis des enfants ; ils ne connaissaient plus d'autre réalité, et merveilleusement, ils ne savaient plus rien de ce qui les avait fait pleurer...

Longuement ainsi, ils jouirent de cette nouveauté, de cette aubaine, lui avec des airs de bravoure, même devant son paillasse, elle avec des cajoleries ; puis quand ils furent las de leur conquête, comme s'ils étaient déjà des grands, ils éprouvèrent un besoin de la produire ; Jean voulut trimballer ses affaires à la cuisine, mais Jeanne dit :

— Non, il faut montrer ça à papa !

Et ramassant, chargeant tout dans leurs petits bras, avec des essoufflements et des mines de travail, côte à côte, délicieux et blottis comme les héros d'une vignette de la Comédie-Enfantine, ils

allèrent butter et peser contre la porte, afin qu'on la leur ouvrît.

— C'est vous ? dit la mère en entr'ouvrant la porte ; n'entrez pas, allez-vous en !

— Mais nous voulons voir papa, murmura Jeanne ; nous voulons qu'il admire nos jouets !

— Oui, fit le petit Jean, comment saurait-il qu'il m'a donné de si belles choses !

— Non, non, votre père ne peut vous embrasser maintenant, ni s'occuper de tout cela, partez, partez vite, partez... mes pauvres petits !

Et alors, du fond de la chambre, une voix faible, qui semblait d'un lointain effroyable, s'éleva :

— Julie, qu'y a-t-il donc ?... mais si... mais si... qu'ils viennent !

Et, avec un sanglot, la mère fit pénétrer les enfants radieux.

A présent, ils sont près du lit, debout, et Duriac s'est soulevé sur ses oreillers. Il a voulu les embrasser, mais, tout d'un coup, en apercevant son image dans une glace, il s'est fait peur, avec sa barbe poussée sur sa maigreur, avec son cou allongé, avec ses yeux qui flamboyaient, et par un sentiment étrange, indicible, d'une rare profondeur d'âme, il n'a plus voulu.

Mais d'une voix qui sait être tendre, oh ! si tendre, il les invite à tout déposer, près de lui. Ah ! voilà pour Jean ! Voilà pour Jeanne ! C'est très bien, ils doivent être contents, l'année prochaine on leur donnera mieux encore... Comment, ce petit Jean ne sait pas faire manœuvrer ses zouaves et ses artilleurs, et il a déjà cassé la ficelle de son paillasse ? Qu'il attende un peu, on va le lui arranger !

Et le père Duriac, de ses débiles mains, qui hésitent et qui tremblent, mains de mort, assure et ressuscite le pantin, qui lui jette une grimace. Et avec une méthode scrupuleuse de commerçant, il tire aussi et vérifie la moindre boîte de la mercerie : Ah ! tout y est... Il faut être soigneuse, Jeannette, et apprendre l'ordre de bonne heure !

— Ne te fatigue pas, dit la mère.

— Me fatiguer ? jamais, par exemple !

Et il parle, il explique, il expérimente, il enchante ses enfants, il rit. Pêle-mêle, enchevêtrés, les jouets s'étagent ou gisent sur son lit, aux couvertures défaits, et il a touché à chacun d'eux, du plus petit il a pris et donné du plaisir ; il se sent, comme par miracle, à ce contact, redevenir jeune, — et tout d'un coup sa main droite se crispe son front vaseille, une quinte abominable le déchire, et, brutalement tué par l'effort, il retombe.

\* \* \*

C'est ainsi que le père Duriac n'a pas vu l'année nouvelle.

Mais comme il avait expiré, tout le monde constata sur les lèvres blêmes un sourire inattendu. Oui, cet homme qui avant tant souffert, et si durement été fauché, à l'encontre de toute imagination, souriait, — les jouets qui l'avaient fait sourire enfant le faisaient sourire encore dans la mort ; ce qui avait égayé pour lui le seuil de la vie venait de lui adoucir la sortie.

Dans une superstition empressée, on voulut aussitôt emmener les enfants et débarrasser ce lit devenu auguste par la mort ; mais Mme Duriac s'opposa à tant de hâte, il lui semblait confusément que c'était l'ingratitude, elle sentait dans cette catastrophe même une intention privilégiée peut-être et comme une Bonté suprême de Dieu...

Et alors chacun s'agenouilla, et les prières commencèrent au pied du lit où paisiblement, heureusement, l'homme dormait, en serrant encore dans sa main un lambeau pailleté du polichinelle, et sous la garde des soldats de plomb...

Alexandre Hepp.

# SEPARATION

POÉSIE DE PAUL MARIÉTON

Assez lent (pas trop) avec un grand sentiment.

*p*

PIANO.

Assez lent (pas trop) Puis - que tu ne veux pas m'at-

*mf soutenu et expressif.* *p* *pp*

*pp*

ten - dre. Ni croire à mon fi - dèle a - mour... Sé - pa - rons - nous...

*pp*

*cresc.* *più f* *p*

sans nous en - ten - dre : Nous pour - rions nous ai - mer un jour.

*cresc.* *pp* *più f* *p*

*mf*

Bri - sons a - vant qu'el - le n'é-

*sf* *p*

*dol.*

clo - se, La fleur que nous sen - tons ger - mer,... Il s'en faut de si peu de

*pp*

*cresc.* *mf* 1er Mouvt

cho - se, Que nous ne puis - sions nous ai - mer.....

*cresc.* *f* *p* 1er Mouvt

*p*

Mais que ton â - me se sou - vien - ne D'a - voir, i - ci -

*pp*

bas, quel - que jour, Cru re - con - nai - tre dans la mien - ne

*pp* *cresc.*

Cel - le dont tu rê - vais l'a - mour, Et que, pour ja - mais embau -

*p* *dol.*

mé - e, El - le songe à ce sou - ve - nir, Qu'el - les au -

*cresc.* *f*

*ppp* *dim.* *più f* *mf*

ront vou - lu s'u - nir, Et que je t'au - rai bien ai - mé - e!...

*sf* *p* *pp* *dim.*

1er Mouvt

## Le rôle d'une femme en France

A l'occasion du dix-neuvième anniversaire de la *Nouvelle Revue*, la Rédaction adresse à Mme Juliette Adam, dans le numéro du 15 octobre, un salut affectueux et ému, dont nous extrayons les passages suivants :

.....

Nous voulons, à cette heure heureuse que traverse notre pays, au lendemain des fêtes aussi cordiales que grandioses dont notre démocratie a salué un des plus puissants monarques du monde, nous voulons, Madame, nous tourner respectueusement vers vous, participer à la joie que vous éprouvez de ce grand fait de l'histoire contemporaine : l'alliance des deux gouvernements contradictoires, fomentée, imposée, scellée par la communion préalable de deux peuples ; l'amitié officiellement proclamée d'un Tzar pour notre République ; notre respect sincère pour le dernier autocrate d'Europe.

Ce fait, auquel ont contribué tant de causes qui échappent à la volonté personnelle de l'homme, vous l'avez cependant souhaité pendant vingt ans, vous l'avez appelé de toute votre énergie, avec cette belle confiance où vous étiez que cela était possible, que cela était nécessaire.

Vous avez eu raison, Madame, et il est juste de vous en féliciter. Votre intuition devait triompher du scepticisme, de la nonchalance, de la passivité coupable de tant d'hommes politiques que vous avez rencontrés dans votre glorieuse et vaillante carrière, et qui ne croyaient pas, et qui laissaient faire, et qui se désintéressaient du lendemain, parce que la veille avait été triste, alors que par un jour, vous, vous n'avez consenti à désespérer, ni même à douter. Vous avez estimé que cette alliance était la seule qui nous convînt, la seule que nous pouvions rêver et accepter dans notre fierté républicaine, dans cette situation délicate où nous ont placés la défection de nos frères latins, la rivalité atavique de l'anglo-saxon, la haine irréductible dont nous poursuit depuis sa victoire, le militaire prussien.

L'amour de la patrie vous a illuminée, puisque, à l'avance, vous arrêtiez les statuts hypothétiques de l'acte que les événements viennent d'accomplir.

Cet amour de la patrie, vous le portez profon-

dément, et indéracinable, dans votre cœur robuste. Il est votre génie.

Et il s'est encore consolidé en face du danger qu'offrent les théories récentes de rêveurs internationaux qui aspirent aux fraternités totales entre les hommes et les races, frontières effacées. Certes, le rêve est sublime, mais avant que l'humanité aborde cette nouvelle et lointaine terre de Chanaan, vous avez senti que le premier des devoirs, au contraire, était de rendre plus intransigent notre exclusivisme patriotique. A cela vous avez travaillé avec constance, avec un effort toujours renouvelé qui a donné des fruits. Car si des millions d'unités, bonnes volontés obscures, ont collaboré à la réfection de notre pays, ont fait aujourd'hui de notre chère République (menacée de mort dès son berceau) l'alliée égale du plus formidable des empires, vous avez eu la chance, privilégiée par le talent et l'éloquence, de pouvoir parler, de parler haut et d'être écoutée dans cet apostolat patriotique que généreusement vous avez porté chez d'autres peuples d'âme vaillante, et qui, eux aussi, chérissent à juste titre leurs traditions nationales, chez les Hellènes, chez les Hongrois, chez les Portugais.

Vous avez pris la défense de la femme. Et vos débuts furent délicieux : une toute jeune femme, Juliette Lambert, seulement encore admirée par son extraordinaire beauté, et qui courageusement, fièrement, se dressait, avec un petit livre, *Idées anti-proudhoniennes*, contre le plus implacable et le plus vigoureux des polémistes, contre celui qui porte le plus haut le génie des temps modernes. Vous ne convertîtes pas le colosse, mais il dut vous répondre et se débattre contre vous.

Pendant douze ans, votre salon, tant recherché ici et célèbre dans l'Europe, a servi de lien, de terrain d'entente ou de discussion, de tribune, à tous les hommes politiques qui ont dirigé notre époque. Vous ne les avez pas seulement réunis et écoutés en aimable maîtresse de maison. Vous leur avez parlé ; vous les avez publiquement et franchement jugés dans leurs actes. Vous avez surtout tenu à leur dire, pour leur bien et pour le mieux de tous, la vérité. Et vous les avez surpris. Les femmes, par le fait même de leur exclusion

des affaires publiques, les voient de plus loin, avec plus de liberté, avec une constance vers l'idéal, vers les réformes, vers la justice, que ne peuvent affaiblir les compromissions toujours inévitables chez l'homme de gouvernement actif, dont la bonne volonté s'épuise aux difficultés des choses, se décourage et s'obscurcit. Mais la vérité ne plaît guère qu'à la jeunesse. Lorsque le parti politique qui vous entourait toucha à sa maturité, son goût de la vérité cessa.

Ce ne fut pas une défaite pour vous, ce fut, au contraire, l'occasion d'un nouvel élan, et vous fondâtes la *Nouvelle Revue*, afin que, sous une forme différente, continuât à s'y dire la vérité.

Cette *Revue* a déjà près de vingt ans d'âge et de puissance. Bien des talents y sont éclos, dispersés à l'heure présente, dans le succès et les honneurs. Les esprits les plus distingués du temps y ont exprimé leurs manières de voir. Les théories sociales y ont été exposées en toute liberté. La littérature moderne y a renouvelé son éclat et ses écoles. Quant à vous, pour ne pas avoir à combattre d'anciens amis sur des questions d'intérieur, vous vous êtes réservé la politique exté-

rieure, où, page à page, avec la fougue intuitive d'une voyante, vous épiez le mouvement vital du monde entier.

Ce fut aussi votre pensée, Madame, de grouper autour de vous les talents jeunes, les forces neuves d'un temps, les aspirations inédites, de donner un libre essor à tous ces esprits pour que de leur collaboration naquit une œuvre qui fût leur. Vous avez appelé à vous les intelligences les plus diverses, les conceptions les plus opposées, comprenant bien qu'une époque n'est réellement instructive que dans sa variété, et que c'est agir activement sur elle que de la faire connaître à elle-même en lui permettant de l'exprimer. Ceci n'est plus l'œuvre de vos collaborateurs, elle est la vôtre, et elle compte largement dans cette dernière période de siècle. L'exemple n'est pas rare, Madame, il est unique.

Qu'il nous soit donc permis, au nom des aînés ou disparus, au nom des jeunes qui viennent à vous, que vous accueilliez avec enthousiasme, que vous continuerez à accueillir, de le dire publiquement et de vous en remercier.

*La Rédaction.*

## Types Feminijs de Londres

### LES BAR-MAIDS.

Elles se recrutent dans la bourgeoisie aussi bien que dans le peuple. Les types les plus intéressants se trouvent dans les bars et public-houses du West-End, les plus voisins des théâtres fashionables. Il y a parmi elles un grand nombre de filles honnêtes qui ont choisi l'emploi de bar-maid pour gagner leur vie, mais surtout, si elles sont jolies, pour avoir la chance d'attraper un riche mari.

Un public-house situé à l'angle d'un des principaux carrefours est tout à la fois un palais doré et une mine d'or. Il exerce une étrange fascination sur le pauvre hère qui a juste de quoi se payer un verre ; mais le gommeux, sortant du théâtre, le badaud de province, le snob fashionable, l'habitué des music-halls y sont toujours en évidence, et c'est sur ces terrains-là que les jolies bar-maids font la chasse au mari. S'il y a une classe de la société londonienne plus bête qu'une autre, c'est bien celle des habitués du public-

house. La pipe aux dents, un bock ou un verre de whisky devant lui, le jeune Anglais, habillé par le bon faiseur, aux traits réguliers, à la tournure svelte et élégante, reste debout pendant plus d'une heure à conter fleurette à une ou plusieurs de ces demoiselles.

La bar-maid juge ses clients sur leur toilette. Si vous désirez attirer son attention, il faut que vous vous présentiez en chapeau de soie, une belle canne à la main, en mise soignée, à la dernière mode ; le chapeau haut de forme est de rigueur : sans cela aucun succès.

Ce n'est pas sans difficulté que je suis arrivé à confesser l'une de ces demoiselles, dont l'intelligence égalait la beauté. D'abord, je fus étonné de trouver tant d'esprit chez une Anglaise ; mais, ayant appris qu'elle était Irlandaise, je me l'expliquai. Son père mort, sa mère laissée sans ressources, elle eut l'idée de venir à Londres trouver un mari en posant derrière un fashionable bar dans Piccadilly.

“ J'étais ici depuis trois jours à peine, me dit-elle d'un air à la fois aimable et malin, lorsque j'ai compris pourquoi tant de jolies Anglaises ne trouvent pas à se marier : quand elles sont belles, elles sont généralement stupides ; quand elles sont intelligentes, elles sont froides, masculines, laides. Les Anglais qui ont beaucoup voyagé, et qui ont rencontré de par le monde des femmes spirituelles, c'est-à-dire les gentlemen, n'aiment plus les jolies femmes si elles ne savent pas causer.

— Mais dans cette cohue qui vient ici boire et bavarder, comment distinguez-vous un homme du monde d'entre les autres ?

— Je les reconnais à trois choses, me répondit-elle avec assurance : à leur taille, à leurs vêtements, à leur teint. Presque toujours grands et minces, ils sont habillés à la dernière mode, et ont le teint plus ou moins bronzé ; ce dernier trait est le signe le plus certain.”

Et comme je marquais de l'étonnement.

“ Rien de plus simple, dit-elle : un gentleman anglais, s'il est fortuné, passe les trois quarts de son temps à la chasse et aux sports athlétiques, en plein air ; les gens qui restent toujours à Londres ont le teint plus pâle, plus délicat, l'expression de la physionomie aussi est tout autre.”

Voyant avec quelle attention je l'écoutais, elle continua :

“ Ces messieurs n'ont du chic que par la coupe de leurs vêtements ; car leur conversation manque d'imprévu. Comment voulez-vous qu'un homme qui ne sait que poursuivre le gibier et jouer au cricket puisse intéresser une femme intelligente ?”

Elle rit doucement, puis ajouta :

“ Le bavardage qui, ici, tient lieu d'esprit, m'assomme, et ce sont justement les gentlemen qui sont les plus faciles à tromper. Ce sont de grands enfants, excepté en sport et en politique.

— Vous êtes très entourée, lui dis-je ; il est difficile de causer avec vous. Vous devez avoir eu déjà plusieurs propositions de mariage ?

— Je suis ici depuis un mois seulement et j'ai eu déjà trois offres. Deux étaient de sportsmen très riches ; mais la richesse seule ne me suffit pas, il me faut, avant tout, un titre, et je l'aurai !”

A ce moment le théâtre à côté se vidait, et le public-house fut envahi par une foule d'hommes

plus au moins élégants ; mais la jolie miss irlandaise se tenait à l'écart, et ne servait que ceux aux allures de gentleman.

Je quittai Londres... Quelques mois plus tard, y revenant, j'allai voir la jolie bar-maid irlandaise. Elle n'y était plus, et une autre miss me jetait ces mots :

“ Comment ! vous ne savez pas ? Miss Clara a épousé le jeune lord B..., second fils du duc de R... ”

#### L'ÉVANGÉLISTE.

Il pleuvait ce jour là, et je me décidai à prendre place à l'intérieur de l'omnibus. Il y avait une dizaine de voyageurs, dont huit femmes. Tout à coup, l'une d'elles, assise dans un coin d'où elle examinait les voyageurs derrière d'énormes lunettes, ouvrit un portefeuille, en tira une brochure, et se mit à lire, d'une voix qui dominait le bruit des roues, le passage suivant :

“ Il n'y a pas de temps à perdre ! La fin de toutes choses est proche ! Bientôt l'Angleterre aura à payer l'intérêt sur les actions que Satan a mises à sa disposition. Il n'y aura que quelques élus qui seront sauvés ! La nation sera humiliée devant les puissances étrangères ; depuis longtemps déjà la prophétie l'a prédit. Il s'agit de se préparer avant l'an 1897, car, en cette année là, un fléau du ciel descendra sur la terre. Préparez-vous à entrer dans la grâce du Seigneur votre Dieu !”

A Charing-Cross, tout le monde descendit, excepté la femme en question et moi-même. Le véhicule ne tarda pas à se remplir de nouveau, mais avec autant d'hommes que de femmes. Notre prêcheuse ne bougeait pas, elle attendait le moment propice pour recommencer à lire la sinistre prophétie. Cette fois, sa voix eut un accent bizarre, menaçant, et ses yeux s'illuminèrent.

Je regardais un à un les voyageurs. Tous étaient impressionnés ; plusieurs d'entre eux eurent des tressaillements lorsque la lugubre liseuse en arriva à cette phrase : “ Bientôt l'Angleterre aura à payer l'intérêt des actions,” etc.

Un monsieur entre deux âges, qui avait toutes les apparences d'un viveur, sursautait avec inquiétude, l'œil agrandi, n'osant fixer le visage de la prédicante.

Sans doute, pensai-je, celui-là possède quelques-unes de ces actions.

Tandis qu'elle lisait : " Il s'agit de se préparer avant l'an 1897," une pauvre petite femme en deuil se mit à marmotter entre ses dents quelque chose comme : " Que le bon Dieu ait pitié de nous ! " Cette fois les paroles de la liseuse avaient porté, et je me promis, aussitôt que l'omnibus serait arrivé à destination, de la suivre et d'entamer une conversation avec elle, afin de découvrir si c'était une convaincue ou quelque intrigante cherchant à abuser de la facilité avec laquelle des milliers de superstitieux en Angleterre sont toujours prêts à croire aux prophéties les plus extravagantes.

La voiture étant de nouveau arrivée au bout de sa course, tout le monde descendit. Je suivis l'évangéliste qui, lentement, s'achemina vers un autre omnibus sur le point de repartir dans la direction d'où nous venions. M'approchant d'elle, je la saluai, et lui dis :

— Ah ! madame, comme vous avez réussi à impressionner nos compagnons de voyage. Vos prophéties donnent le frisson !

— Je le sais bien, me répondit-elle. Pour ce monde-là il faut de telles prédictions, des choses sensationnelles.

— Est-ce qu'ils vous écoutent toujours ainsi ?

— Ils sont tellement surpris, ahuris, qu'on les dirait du coup hypnotisés.

— Comment l'idée vous est-elle venue de ces prédictions ? lui demandai-je.

Elle me répondit simplement :

" Je me suis laissée entraîner un soir à une réunion de l'Armée du Salut. Le général Booth parlait. C'est en pensant à lui, à son aplomb, à ses succès, à sa gloire, que je me suis dit : Voilà ce qu'on parvient à faire avec un peu de patience, du courage, de l'audace. Cet homme a commencé avec rien ; il a réussi à faire du nouveau ; la célébrité et l'argent lui sont venus, depuis qu'il a su persuader à quelques bandes de garçons et de jeunes filles de se promener dans les rues de Londres en battant du tambour. L'idée était puéride, n'est-ce pas ? Mais aujourd'hui il a une armée sous ses ordres. Après tout, qu'est-ce qu'un Anglais sans autorité ? Un esclave, rien

d'autre ; et tout Anglais intelligent n'a qu'un désir : arriver au commandement.

— Et vous faites cela chaque jour ?

— Mais oui. Je choisis une route qui dure à peu près une heure à l'allée et autant au retour. Pendant ce parcours l'omnibus se vide deux ou trois fois. A chaque nouvelle tournée, je recommence et lis mes petits sermons devant une quarantaine de personnes chaque jour : soit, au moins, 13,000 dans l'année.

— Un auditoire que M. Gladstone ne dédaignerait pas," fis-je.

Elle sourit, et continua :

" Parler devant la foule à Hyde-Park est vieux jeu ; louer une salle est fort cher. Je réussirai plus facilement et à meilleur marché."

Comme je lui demandais si elle avait réussi à convaincre beaucoup de gens, elle répondit, avec une expression maligne de ses petits yeux gris :

" Je commence seulement, mais je puis vous assurer que je fais passer un mauvais quart d'heure à certaines personnes. Dans une année, j'aurai assez de prestige pour attirer à moi un public nombreux, qui me louera une salle et me donnera tout ce qu'il faut pour arriver au but de ma mission."

Huit mois après, flânant dans le quartier d'Islington, à la recherche de la " scène à faire," je lisais ces mots en caractères flamboyants : "*La fin d'une nation !* Conférence par miss..."

J'entre, et là, devant moi, assise sur une petite estrade, qui vois-je ? Ma compagne d'omnibus, la prophétesse ambulante ! Elle avait toujours son portefeuille entre les mains. Un certain air béat qu'elle prenait allait assez mal à sa figure froide et positive.

Durant ces quelques mois, elle avait su conquérir toute une bande d'hommes et de femmes, qui l'appuyaient de leurs sympathies tant matérielles que spirituelles. Après la conférence, on fit une quête au profit de la mission, et l'on recueillit près de 80 francs, quoique dans la salle il n'y eût que cent cinquante personnes environ, ayant, pour la plupart, l'apparence de petits bourgeois.

*Jessé Francis Shepard.*

## Le Courrier de la Mode

On annonce une saison rigoureuse. S j'en crois les robes bordées de fourrure ou de plumes, les chauds vêtements doublés de flanelle ou de satin piqué, nos élégantes pourront braver les frimas.

## TOILETTE DE VILLE.

Il sera d'usage cet hiver, comme l'année passée, de laisser son collet, sa pelisse ou sa fourrure dans l'antichambre quand on fera une visite. Pour la ville, par un temps sec, voici un joli complet de drap cuir mordoré, doublé de soie ; le corsage à revers de velours brodé de baguettes de drap blanc ; boutons de velours, ceinture genre corselet en même velours, noir, brun, vert ou violet, au goût de chacun, car il est très adopté de trancher sur les couleurs sombres par une teinte très en opposition. Chapeau amazone, en feutre, avec plumé et velours assorti à celui employé pour la robe.

## SUGGESTIONS.

*Chapeau* en velours loutre garni de veloutine glacée beige et rose ; aigrette plumes noires et boucle dorée.

Un *manteau de fillette* très pratique pour aller au cours se fait en drap gris souris avec pattes piquées et pattes au col terminées par un bouton doré ; chapeau de feutre gris garni de velours ponceau, ailes de cardinal.

Enfin une *toilette de ville*, veste Louis XV en drap de soie loutre à brandebourgs noirs et or ; plastron de velours noirs. Jupe de drap beige ; chapeau melon en feutre loutre orné de plumes de coq. Gants de peau fourrés ; bottines de drap claquées et fourrées de peau de mouton.

## TOILETTE DE SOIRÉES ET DE DINER.

On va commencer à renouer les relations mondaines par quelques diners intimes et soirées sans prétention, de beaucoup les plus agréables.

Presque toutes les robes ont des figaros ou des corsages cerclés par de hautes ceintures ; j'en donnerai quelques descriptions pour tous les âges.

*Jeune fille* : Robe de pékiné rose et noir, robe ayant à chaque lé un rouleauté de velours rose, et au bas un trèfle en velours rose, le tout cerné d'un cache-point de jais. Figaro très court, coupé car-

rément sur une haute ceinture de satin rose drapée. Devant de plastron en mousseline de soie rose plissée, col avec rabat de dentelle blanche et noire ; au figaro et aux manches, même rouleauté et trèfles qu'à la robe.

*Jeune femme* : Robe de moire changeant à mille raies mordoré et vert pâle ; un liseré de zibeline et de velours avec haute ceinture de satin mordoré, s'ouvrant sur une cascade de points d'Alençon ; col rabattu en velours vert pâle et zibeline.

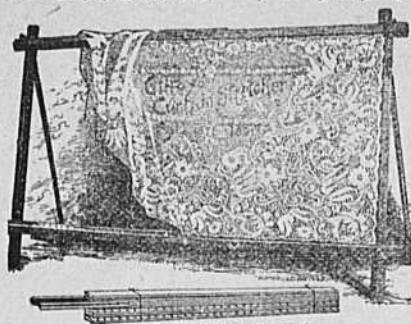
*Dame sérieuse* : Damassé violine à petits dessins brun et vert. La jupe garnie de nœuds Louis XV en velours vert appliqué en broderie sur la robe et gancée de soie brune. Le devant du corsage forme un énorme nœud de velours vert papillon, mais en relief, tandis que le corsage est foncé au milieu ; il forme pointe devant, et se lace derrière avec petite basque plate garnie de petits nœuds appliqués en velours vert. Cravate de guipure de Venise.

*Dame âgée* : Robe de damas noir ayant des lés quilles en velours ; le tout cerné de jais. Corsage à basque décolleté sur un empiècement de velours noir ; col montant en perles de jais et perles blanches. Coiffure de points d'Angleterre, tons de Chantilly, fleurie d'orchidées ou de reines marguerites et de velours assorti.

Ces toilettes peuvent aller pour diners et soirées intimes. On "éclaire" les robes trop sombres par des cascades de dentelles ou des fichus de dentelle dans le genre Louis XVI, retenus au milieu du corsage par une broche ou un nœud de velours.

Le drap mousseline, ainsi appelé parce qu'il est très simple, et le drap-cuir plus épais et plus raide, constituent avec les popelines de laine, les chevottes, les écossais et les bouclés des deux teintes, les étoffes plus hivernales. L'un ne se porte qu'en noir, bleu marine, bleu chasseur, raisin de Corinthe et gris ; tous les autres tissus sont de deux couleurs, quand il n'y en a pas trois ou quatre. Le velours anglais et la moire de laine constituent de fort jolies toilettes ; on les garnit de lisérés de fourrure ou de plumes, d'imitation de plumes, de lacets de soie plissés, hachés, tuyautés. On trouve encore une foule de jolies variétés de figures en velours, en carakul, en dentelle, en passementerie mate ou perlée. On fait beaucoup de figaros en perles de deux tons : vert et violet, bleu et vert, acier et or, etc. Quant aux galons de laine et de soie, on en trouve dans toutes les largeurs et dans tous les genres. Les boutons de corne, de strass, d'émail et d'étoffe, ronds, carrés, ovales, en olives, se trouvent aussi en un grand choix.

## SECHOIRS A RIDEAUX



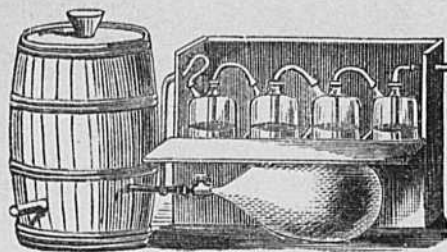
\$2.50  
\$3.00  
\$3.50  
\$4.00  
CHAQUE.

Épargnent les Rideaux et donnent l'apparence de neufs. Chez

**L. J. A. SURVEYER,**

6 rue St. Laurent, MONTREAL.

GAZ reçu tous les jours.



**DR. YOUNG,**  
**DENTISTE,**

Tous les derniers perfectionnements de la dentisterie.

1694 rue Notre-Dame, MONTREAL.

TELEPHONE No. 2515.



# The Regina Music Box

(LA BOITE MUSICALE REGINA)

**Peut jouer votre propre  
Selection de Musique.**

Elle rend, sur des peignes en acier, la musique la plus mélodieuse, avec une justesse de son égale à celle du piano.

Elle est sans rival comme amusement de société, jouant plus de mille morceaux de musique différents, comprenant la musique la plus populaire aussi bien que la musique classique et les sélections d'opéra.

Une fois montée, elle peut jouer de 10 à 20 minutes.

Les feuilles de musique étant faites en métal sont indestructibles, et le mécanisme de l'instrument est très solide, quoique d'une construction très simple, il n'y a rien qui puisse se briser comme dans les anciennes boîtes musicales.

Elles sont un bel objet comme cadeaux pour les Fêtes et un present qui durera toute la vie.

Le Nouvel Orchestre Regina est la boîte musicale la plus grande qui ait été faite, jouant des Ouvertures complètes, etc. Elle est aussi arrangée de façon à pouvoir être adaptée dans les hôtels et les places publiques. Prix : de \$7.00 à \$150.00.

Demandez ou envoyez pour le catalogue illustré, à

**A. WOLFE, Agent General,**

LINCOLN BUILDING

Coin 14th St. et Union Sq. West, . . . . . **NEW YORK.**

La seule Maison dans Montréal ne faisant affaire qu'au comptant

▼▼▼  
**LA MAISON HAMILTON**

Est celle qui offre le meilleur assortiment de Manteaux dans tout Montréal. Nous avons ce qu'il y a de plus nouveau sorti des meilleures Maisons d'Allemagne.

**Etoffes a Robes Anglaises, Etoffes a Robes Ecosaises,  
Etoffes a Robes Francaises.**

Nous avons toujours en stock les dernières nouveautés importées, et les vendons à petit profit, ne vendant qu'au comptant.

**La Maison Hamilton, RUE STE. CATHERINE,**  
~~~~~ Coin de la Rue Peel.



**PROPOSITION.**

Nous nous proposons de faire l'impossible pour donner satisfaction à nos clients et acquérir leur entière confiance.

LES  
**Lecteurs**  
... ET ...  
**Lectrices**  
... DU ...  
**"Coin du Feu"**

Sont instamment priés de visiter la



*Copyright '11.*  
**SPEAK UP GENTLEMEN!**

**DISPOSITION.**

Nous disposons de moyens qui nous permettent d'offrir des meubles neufs et de goût, au prix qu'on pourrait se procurer des meubles démodés à l'étranger.



Cette chaise est en chêne poli avec siège en cuir frappé. Seulement \$4.00.

**GRANDE EXPOSITION DE MEUBLES NOUVEAUX**  
FABRIQUES ET IMPORTES

Spécialement pour notre clientèle.

Les visiteurs sont toujours bienvenus, qu'ils achètent ou non.

**RENAUD, KING & PATTERSON,**

650 et 652 rue Craig



Cette chaise est en chêne poli avec siège en cuir frappé. Seulement \$4.00.

Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais

**DENTS POSEES SANS PALAIS**

**S. A. BROUSSEAU, L.D.S.,**

**No. 7 Rue ST. LAURENT, Montreal**

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posées sur les Vieilles Racines.

**Le Gouverneur a Gaz Imperial**

FERA EPARGNER DE

15 a 30 p.c. sur votre Compte de Gaz

S'adapte aux poêles à gaz, aux grils à gaz, aux engins à gaz et à toutes les fins manufacturières et éclairantes

On peut le voir fonctionner chez

**GARTH & CIE,**  
**536 RUE CRAIG.**

## La Fee

CHEZ MADEMOISELLE DE KERDIC.

(Suite.)

MADemoiselle DE KERDIC.—Fort possible, en effet.

HECTOR.—Quoi qu'il en soit, je vais vous le dire.

YVONNET, à demi voix. C'est bien inutile, allez, monsieur.

HECTOR.—Veux-tu te taire, toi ?

YVONNET.—Vous n'en serez pas le bon marchand, monsieur, croyez-moi. Je suis Bas-Breton de naissance, et je suis ferré à glace sur ces histoires-là... Monsieur, je vous en prie, là, raisonnons un peu ensemble... Je ne manque pas d'instruction, monsieur, tel que vous me voyez, et si ce n'est la lecture et l'écriture à quoi je n'ai jamais pu mordre...

HECTOR.—Animal !

YVONNET.—Sérieusement, Monsieur, en conscience, j'ai remarqué une chose très importante. (Il le tire un peu à l'écart.) Monsieur, il y a deux espèces de phénomènes dans la nature, ceux qui sont naturels—et ceux qui ne sont pas naturels. (Impatience d'Hector.) Eh bien, monsieur, tout ce que nous voyons ce soir n'est pas naturel. Cette sombre forêt, cette tempête effroyable, cette maison isolée,—cette dame majestueuse qui fait tranquillement de la tapisserie,—tenez, regardez comme ses yeux brillent, monsieur.....A son âge, est-ce naturel, je vous le demande?...d'où je conclus...

HECTOR.—Si tu ajoutes un mot, je te vais jeter par la fenêtre, et ce sera un phénomène naturel, celui-là.—Veuillez m'excuser, madame; je reprends : Un ami à moi, le meilleur de mes amis.

MADemoiselle DE KERDIC.\*—Monsieur Henri de Comminges ?

HECTOR.—Oui, madame. (Sur ces entrefaites, François est rentré sans bruit par la petite porte de droite, et est venu se placer discrètement à côté d'Yvonne.)

YVONNET, l'apercevant.—Monsieur...Monsieur... regardez celui-là—si ce n'est pas le vieux Merlin en personne, que je meure !.....Croyez-moi, monsieur, je suis Bas-Breton de naissance, je vous en donne ma parole d'honneur.....Remarquez, monsieur, qu'il a toutes ses dents.....A son son âge, ça n'est pas.....

HECTOR.—Morbleu, drôle, te tairas-tu ? Va-t'en si tu as peur !

MADemoiselle DE KERDIC.—Rassurez-vous,

mon ami ; ne voyez-vous pas que votre maître porte tout un arsenal à sa ceinture ?.....Et à ce propos, Monsieur de Mauléon,—daignez excuser une provinciale peu au fait du bel usage ; mais est-ce là le costume adopté maintenant à Paris pour emporter d'assaut les boudoirs et les cœurs ? .....C'est commode .....cela simplifie les procédés.....

FRANÇOIS, de sa voix décrépite. — Eh ! eh ! c'est cavalier ! (Il remonte un peu le théâtre. Hector le regarde avec surprise.)

YVONNET.—Ils se moquent des armes à feu, monsieur.....Je les connais, vous dis-je ..... je suis né, moi, dans le pays des sorciers et des fées.

FRANÇOIS, au fond, d'une voix mâle, en pliant une serviette.—Vous y êtes.

HECTOR, se retournant vivement.—Qui a parlé ? (Mademoiselle de Kerdic travaillant tranquillement.)

YVONNET.—Monsieur, allons-nous-en, — ou ma tête va en craquer.

HECTOR, s'échauffant.—Stupide poltron !—Je ne serai point dupe, madame, de puériles jongleries. Je ne partirai pas sans avoir revu sain et sauf un ami qui m'est cher.....je sais qu'il est entré dans cette maison il y a plus d'une heure.....

MADemoiselle DE KERDIC.—Et vous a-t-il chargé de l'y venir réclamer ? S'il a trouvé ici le personnage mystérieux qu'il espérait rencontrer, pensez-vous qu'il vous sache gré de le troubler dans sa bonne fortune ?

HECTOR.—Le personnage mystérieux ?..... Eh ! Madame, je ne crois ni aux fées, ni aux esprits, ni aux tables tournantes, je vous en avertis ; il n'y a pas de fée ici, il y a une intrigue—dangereuse peut-être—et dont j'aurai le secret.

MADemoiselle DE KERDIC.—Vous ne croyez pas aux fées, Monsieur de Mauléon ? Si cependant, je vous donnais la preuve irrécusable que vous êtes en présence d'un de ces êtres supérieurs à l'humanité, que diriez-vous ?

YVONNET.—Là, monsieur ! me croirez-vous, maintenant ! Elle l'avoue, .....c'en est une !

HECTOR, le repoussant.—Je dirais, madame, je dirais....Eh ! c'est impossible !

MADemoiselle DE KERDIC.—A deux pas d'ici, je vous donne cette preuve. Je l'épargne à ce garçon, qui n'y résisterait pas. (Elle prend un flambeau.) Suivez-moi, si vous l'osez.

\*Mademoiselle de Kerdic, Hector, Yvonne, François.

YVONNET, *s'attachant à son maître*.—N'y allez pas, monsieur ! sur votre vie en ce monde et sur votre salut en l'autre, n'y allez pas !

HECTOR, *après un peu d'hésitation, repoussant violemment Yvonnet*.—Je vous suis ! (*Mademoiselle de Kerdic sort par la porte latérale de gauche. Hector la suit.*)

## SCENE VII.

FRANÇOIS, YVONNET.

YVONNET.—Saints du ciel !—Il me laisse seul avec Merlin ! (*Il regarde François du coin de l'œil.*)

FRANÇOIS.—Eh ! eh ! jeune homme !

YVONNET, *gracieusement*.—Monsieur..... Monsieur .... (*A part.*) Il va me changer en quelque espèce de bête.

FRANÇOIS.—Approche. (*Yvonnet s'approche à regret ; François le regarde en souriant ; il rit naïvement de son côté pour lui complaire. Le vieillard lui donne une légère tape sur la joue.*)

YVONNET, *portant la main à sa joue*. Bon ! me voilà ensorcelé de cette joue-là !

FRANÇOIS.—Comment t'appelles-tu ?

YVONNET.—Yvonnet, Monseigneur.

FRANÇOIS.—Eh bien ! mon petit Yvonnet.....

YVONNET, *fort troublé*.—Il sait mon nom !..... Ils savent tout, ces êtres-là !

FRANÇOIS.—Veux-tu me faire un plaisir ?

YVONNET.—Certainement, Monseigneur. (*A part.*) Il va me demander quelque chose d'horrible. Mon âme va y passer.

FRANÇOIS, *montrant la table couverte des débris du dîner*.—Prends cette table, et porte-la de l'autre côté.

YVONNET.\*—Oui, Monseigneur. (*A part.*) C'est une table magique.....Gare ! (*Il prend la table avec inquiétude ; François ouvre les deux battants de la porte du fond ; Yvonnet dépose la table au dehors, et revient.*)

FRANÇOIS.—Et maintenant, Yvonnet.....

YVONNET.—Monseigneur ? (*A part.*) Aïe ! voilà le paquet !

FRANÇOIS, *lui montrant une chaise*.—Assieds-toi là, et repose toi. (*Yvonnet obéit avec anxiété. François le regarde gravement. Yvonnet est fasciné. Silence. Tableau.—Puis la porte latérale s'ouvre : Hector paraît, précédant, le flambeau à la main, et avec l'air du plus profond respect, Mademoiselle Aurore de Kerdic.*)

\* François, Yvonnet,

## SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE KERDIC, HECTOR.

YVONNET, *se levant*.—Ah ! le voilà maté, l'homme terrible ! (*S'approchant du vicomte.*) Eh bien ! Monsieur, vous en tenez cette fois.....quand je vous le disais.....je suis Bas-Breton .....et si vous saviez comme Merlin m'a traité.....Ah ! Monsieur !.....quel indigne vieillard !

HECTOR, *sèchement*.—Tais-toi. (*Il prend son manteau dans un coin, et avançant gravement vers Mademoiselle de Kerdic, il lui fait un profond salut ; puis il accomplit avec la même gravité la même cérémonie, v s-à vis de François ; Yvonnet le suit pas à pas, imitant après lui chacun de ses mouvements ; après quoi, tous deux sortent par le fond. Yvonnet trotinant derrière son maître, et se retournant pour saluer encore.—Mademoiselle de Kerdic et François se regardent en riant.*)

## SCENE IX.

MADEMOISELLE DE KERDIC, FRANÇOIS, puis LE COMTE.

MADEMOISELLE DE KERDIC, *qui est près de la petite porte de droite, prêtant l'oreille*.—C'est lui... Il était temps. (*Le comte, sa lanterne à la main, et couvert du manteau tout mouillé par la neige, entre à droite.*) Ah ! mon Dieu ! comme vous voilà fait ! Vous avez l'air d'une cascade ! (*Elle l'aide à se débarrasser.*) Chauffez-vous vite !

LE COMTE.\*—Ouf ! j'en ai besoin. (*Il s'adosse à la cheminée.*) Je vous dirai, mademoiselle, que j'ai laissé notre malade en train de s'endormir très-gentiment.

MADEMOISELLE DE KERDIC.\*\*—Ah ! tant mieux ! merci bien.—Il y a en vous de bons restes, allons..

FRANÇOIS.—*Il jette du bois au feu, et se dirige vers la porte, emportant la lanterne et le manteau ; près de sortir, il se retourne.*—Eh ! eh ! soyez sages, jeunes gens. (*Il sort.*)

## SCENE X.

LE COMTE, MADEMOISELLE DE KERDIC.

LE COMTE.\*\*\*—Vous êtes gardée là par un vrai dragon, mademoiselle.

\* Mademoiselle de Kerdic, François, le comte.

\*\* Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

\*\*\* Mademoiselle de Kerdic, le comte.

MADemoiselle DE KERDIC, *riant*.—Son service, à ce titre, comme à tous les autres, n'est pas fatigant. Les trésors de mon âge se gardent tout seuls.

LE COMTE.—Cela prouve que les gens de goût sont rares en ce pays.

MADemoiselle DE KERDIC.—N'allez-vous pas essayer de me faire croire, par hasard, qu'on pourrait être amoureux de moi ?

LE COMTE.—Ma foi !..... Vous devez avoir été bien jolie !

MADemoiselle DE KERDIC, *prenant sa tapisserie*.—Oui.....du temps que la reine Berthe filait... Vous ne vous asseyez pas ? (*Elle s'assoit.*)

LE COMTE.—Non.—(*Il soupire.*)—Il est réellement impossible que j'abuse plus longtemps de votre hospitalité.....(*Il passe la main sur son front qui s'est assombri, et quitte la cheminée.*) Allons !

MADemoiselle DE KERDIC, *qui suit d'un regard plein d'angoisse tous les mouvements du comte*.—Et.....où allez-vous ?.....

LE COMTE.—Je.....je ne sais trop.....mais ne craignez pas que j'attache au pays que vous habitez quelque souvenir affligeant.....ne le craignez pas.....

MADemoiselle DE KERDIC,\* *d'une voix basse*.—Merci.

LE COMTE, *Il va prendre son chapeau et sa canne ; comme il passe près du piano, il dit en affectant l'insouciance*.—Est-ce que vous touchez du piano ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Un peu.

LE COMTE, *s'inclinant*.\*\*—On n'est point parfait. (*Il prend son paletot sur une chaise, puis se rapprochant de Mademoiselle de Kerdic, qui s'est levée et qui le regarde avec curiosité, il lui baise la main.*) Mademoiselle, soyez heureuse : personne ne le mérite mieux que vous.....(*Après une pause d'un silence pénible.*) M'est-il permis de vous charger d'une mission ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Oui ; quoi ?

LE COMTE,\*\*\* *Il prend une plume sur le guérisson, arrache une page de son portefeuille, et écrit quelques lignes*.—J'ai été témoin dans cette chaumière d'une scène dont je n'avais pas l'idée.... Une pauvre famille.....des petits enfants.....sans pain, sans feu.....grelottant et pleurant autour du grabat d'un moribond.....—Je leur laisse ma fortune.—Tenez.—Veillez à cela.

MADemoiselle DE KERDIC, *faisant un pas vers lui, et parlant avec une dignité émue et sim-*

*ple*.—Voulez-vous donc que ces enfants oublient leur mère.....qu'ils deviennent étrangers à tous les grands devoirs et à toutes les saintes vérités de la vie.....qu'ils finissent comme vous allez finir ?.....Ah ! ne touchez pas à leur misère, monsieur ; elle vaut mieux que la vôtre.

LE COMTE, *incertain*.—Mademoiselle !.....

MADemoiselle DE KERDIC.—Pardon, monsieur, si j'ai cru longtemps que j'étais de votre part l'objet d'une indiscrete raillerie.....Et maintenant encore...oui...maintenant encore...je doute...est-ce vrai.....est-ce sérieux ?.....La vie d'un homme.....l'âme d'un homme.....est-elle sincèrement à vos yeux chose si petite et si légère, qu'elle tienne tout entière dans un boudoir.....et qu'elle n'ait hors de là ni joies à attendre ni devoirs à pratiquer ? Ce mot devoir.....le mot même de l'existence.....est-il écrit sur une seule page de la vôtre ?.....Avez-vous jamais fait à quelqu'un au monde le sacrifice d'un de vos plaisirs, d'un de vos goûts, d'un de vos caprices ? Etes-vous jamais sorti pour personne du cercle étroit et glacé de votre frivole égoïsme ?.... Non ! pour personne ! pas même pour votre pauvre mère !

LE COMTE.—Mademoiselle !.....

MADemoiselle DE KERDIC.—Vous ne pouvez vivre.... parce qu'il n'y a plus de femme sur la terre que vous puissiez aimer.... Et n'y a-t-il plus, dites-moi, d'infortunés que vous puissiez secourir.....de larmes que vous puissiez sécher, ou qui vous puissent bénir ?.....Vous demandez à la vie des enchantements inconnus, monsieur.....Ah ! elle vous en garde plus d'un, je vous assure..... elle vous garde, vous le présentez déjà, la douce magie du devoir accompli.....le charme secret des services rendus, la paix profonde de l'âme après la journée bien remplie.....et le sommeil heureux qui suit le sacrifice.....Essayez de ces plaisirs, et si la vie alors vous semble vide et sans saveur, rejetez, comme un reproche, vers le ciel, votre coupe brisée.....je vous le permets.....Pardon encore, monsieur.....(*Sa voix s'émeut de plus en plus.*) Mais je vous parle, n'en doutez pas, comme vous eût parlé celle que vous regrettez, si vous aviez pu consoler son dernier regard...et recevoir son dernier baiser !.....

LE COMTE, *la tête penchée, d'une voix sourde et troublée*.—Oui..... je crois.....il est possible que j'aie mal pris la vie.....mais il est trop tard..... le mal est trop invétéré.....merci...mais adieu....

MADemoiselle DE KERDIC, *avec une sorte de gaieté fébrile*.—Soit.....mais du moins rendez-moi encore un service, Monsieur de Comminges.

LE COMTE.—De grand cœur, mademoiselle.

MADemoiselle DE KERDIC.—Tenez-moi ma

\* Le comte, Mademoiselle de Kerdic.

\*\* Mademoiselle de Kerdic, le comte.

\*\*\* Le comte, Mademoiselle de Kerdic.

laine.... voulez-vous ? (*Le comte fait un geste poli ; elle lui passe son écheveau autour des mains, et s'assoit ; le comte s'assoit à moitié sur le bord d'un fauteuil, pendant qu'elle dévide sa laine. on entend au dehors dans la campagne l'air d'une ballade.\**)

LE COMTE.—Est-ce que c'est un air breton, ceci ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Oui, c'est l'air de la ballade de Roger Beauanoir.

LE COMTE.—C'est joli. Cela me rappelle un chant de l'Auvergne.....y a-t-il des paroles sur cet air-là ?

MADemoiselle DE KERDIC.—Oui ; il est même question de fées dedans, vous qui les aimez.

LE COMTE.—Vous seriez bien aimable de me les dire.

MADemoiselle DE KERDIC.—Ce serait donc pour achever de vous endormir, car vous sommeillez à moitié.

LE COMTE.—Non pas, je vous jure.....c'est un peu de fatigue seulement.

MADemoiselle DE KERDIC.—Si fait.....et remarquez en passant qu'une seule soirée consacrée à la complaisance et à la charité vous a déjà rendu l'appétit et le sommeil, en attendant mieux..... laissez-vous faire, allez.....cela vous détendra..... voyons.....je vais vous aider.

(*L'orchestre prélude.*)

(*Mademoiselle de Kerdic chante, avec un accompagnement très-doux de l'orchestre, les paroles de la ballade.*)

BALLADE.\*

Dans la brume du soir  
Qui dort sous ce vieux chêne ?  
C'est Roger Beauanoir,  
Le jeune capitaine.....  
Pendant qu'au fond des bois  
Courent ses chiens danois.

(*L'orchestre reprend la ritournelle de l'air.*)

LE COMTE, à demi voix.—Encore, je vous prie.  
(*Il s'endort peu à peu.*)

MADemoiselle DE KERDIC.

## II.

Il effeuille, en rêvant,  
Dans la verte fontaine,  
Il effeuille, en rêvant,  
Des fleurs de marjolaine.....  
Pendant qu'au fond des bois  
Courent ses chiens danois.

(*Le comte est endormi ; Mademoiselle de Kerdic se lève doucement, et le regarde, penchée sur lui ; puis elle reprend d'une voix de plus en plus faible.\**)

## III.

O mon jeune amoureux,  
Des fleurs que ta main sème,  
Dit la fée aux yeux bleus,  
Je tresse un diadème.....  
Pendant qu'au fond des bois  
Courent tes chiens danois.

LE COMTE, s'éveillant comme en sursaut.—Ah ! où suis-je donc ?.....(*Il se lève étonné.*) J'ai rêvé.. c'était bien vous que je voyais cependant.....(*Il la regarde avec surprise : Mademoiselle de Kerdic semble avoir rajeuni ; ses rides s'effacent ; ses cheveux sont presque noirs.*) C'est extraordinaire.

MADemoiselle DE KERDIC, souriant.—Qu'y a-t-il donc ?

LE COMTE.—Vous n'avez plus vos soixante ans !

MADemoiselle DE KERDIC.—Bah ! vous me voyez à travers les derniers rayons de votre rêve..

LE COMTE.—Cela se peut.....cela doit être.... et cependant je jurerais que vous êtes plus jeune de vingt années.

MADemoiselle DE KERDIC.—Eh bien ! qu'y aurait-il à cela de surprenant, Monsieur de Comminges ? Les annales de la féerie ne sont-elles point remplies de pareilles aventures ?.....Je me flatte que vous avez conçu pour moi un peu d'affection.....vous savez qu'il a suffi en tout temps de l'amour intrépide d'un jeune chevalier pour rompre le charme qui voilait la beauté de la fée sous les rides de la vieille décrépite.....Vous n'en êtes encore malheureusement qu'à l'affection.....et c'est pourquoi je n'ai rajeuni qu'à moitié.....Peut-être un sentiment plus vif amènerait une métamorphose plus complète.

LE COMTE.—Qu'à cela ne tienne...aussi bien cet étrange aveu brûle mes lèvres.....Qui que vous soyez, mademoiselle, et il y a des instants où ma tête s'égaré à sonder ce mystère.....qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime ..... c'est un mot que j'ai trop profané .....mais jamais femme ne m'inspira rien qui approche du respect profond..... et passionné dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me pénètrent !.... Je ne vous aime pas.....je suis près de vous adorer.....oui .... pour cette seule soirée de simplicité, de calme, de vérité que je vous ai due .....pour ce doux attendrissement dont vous avez

\* Mademoiselle de Kerdic, le comte.

\* Le comte, Mademoiselle de Kerdic.

rafraîchi mes yeux.....je voudrais vous dévouer toute mon âme retrouvée.....je voudrais..... si ce n'était pas de l'égoïsme encore.....enchaîner à jamais ma vie à vos côtés.....non .... à vos pieds! (*Il tombe à genoux.*)

MADemoiselle DE KERDIC, *avec émotion et dignité, le regardant en face.*—Est-ce vrai, Monsieur de Comminges?

LE COMTE, *s'asseyant.*—Sur mon honneur, c'est la vérité.

MADemoiselle DE KERDIC.—Eh bien !... (*Elle le regarde avec une sérénité souriante.*) Eh bien ! ..... je sens que le charme fatal est rompu au dedans de moi.....mais j'ai oublié les paroles sacramentelles qui doivent rendre le miracle visible aux yeux de tous..... Il faut que je consulte mon grimoire..... (*Elle lui sourit encore, et disparaît par la porte latérale.*)

## SCENE XI.

LE COMTE, *seul, puis FRANÇOIS.*

LE COMTE, *stupéfait.*—Quelle est cette femme ? —Mon cerveau est troublé.....J'ai eu trop de fatigues.....trop d'émotions.....je suis halluciné... je suis visionnaire... (*Il se lève et descend.*) Voyons, essayons de penser un peu de sang-froid.—Il y a là quelque supercherie.....Mais non ! une telle femme ne peut être une aventurière..... une intrigante.....cela est plus absurde à supposer que tout le reste.....Mais au fait ! il n'y a de miracle que dans ma pauvre tête.....Ce prétendu rajeunissement n'est qu'une illusion de mon demi-sommeil .....elle-même le disait.... (*François rentre.*) C'est simplement une bonne vieille qui, me voyant malheureux, a eu pitié de moi, et qui essaye de me guérir, en caressant ma folie.\*

FRANÇOIS, *d'une voix mâle.*—*Il a vingt ans de moins.*—Monsieur, votre serviteur.

LE COMTE.—Qu'est-ce que c'est ?.....Qui est-tu ?

FRANÇOIS.—Je viens offrir mes remerciements à monsieur le comte. Je suis le vieux François. J'étais captif sous le même charme que ma maîtresse, et j'en ai été délivré en même temps qu'elle. J'ai encore cinquante ans, monsieur le comte ; mais quand vous aurez épousé mademoiselle, j'espère bien n'en avoir plus que trente.

LE COMTE.—Ah ça !...où diable suis-je ici ? (*Il s'approche.*) C'est bien le même visage.....Mais ceci dépasse ma crédulité.....Voyons, mon ami, tu te moques de moi ; mais je te le pardonne, et je fais plus, je t'enrichis, si tu m'apprends sans une minute de délai le mot d'une énigme,—où mon esprit se perd, j'en conviens.

FRANÇOIS.—Monsieur, vous êtes trop initié aux mœurs de notre race pour que j'aie rien à vous apprendre. Je suis un pauvre diable de génie subalterne, enchanté jadis par le pouvoir de Merlin aux côtés de la noble fée, ma maîtresse. Nous attendions dans cette forêt, depuis un siècle entier, la venue d'un jeune gentilhomme, assez délicat pour préférer les solides qualités de l'âme aux grâces d'une beauté périssable : voilà pourquoi je vous ai accueilli tantôt avec une joie mal dissimulée, pressentant en vous un libérateur ; voilà pourquoi je viens vous offrir l'hommage de ma reconnaissance, ayant compris tout à l'heure, au changement agréable qui s'opérait en ma personne, que, grâce à vous, monsieur, les temps étaient accomplis.

LE COMTE.—Tu n'as rien de plus à me dire ?

FRANÇOIS.—Rien.

LE COMTE.—Eh bien ! que Merlin te vienne en aide ! car, de par le ciel ! ma patience est à bout !..... (*Il veut le saisir au collet.*)

FRANÇOIS, *lui arrêtant le bras d'une puissante étreinte.*—Silence !..... écoutez !..... (*L'orchestre joue en sourdine l'air de la ballade. La porte du fond s'ouvre ; une lumière éclatante remplit le salon.—Le comte se retourne.*)

## SCENE XII.

LES MÊMES, MADemoiselle DE KERDIC ; *elle a vingt ans : elle est vêtue de blanc et porte un diadème de fleurs sauvages ; elle s'avance lentement, tenant à la main une baguette de fée. Arrivée à quelques pas du comte, elle laisse tomber sa baguette\*—François sort, et rentre un instant après ne paraissant plus avoir que trente ans.*

MADemoiselle DE KERDIC, *du ton d'une jeune fille.*—Monsieur de Comminges, je dois déposer devant vous les insignes d'air pouvoir qui n'est plus ; car ce n'est plus une fée,—hélas ! c'est presque une suppliante qui vous parle.—Je suis, monsieur, cette provinciale qu'une amitié trop indulgente avait jugée digne de porter votre nom.

LE COMTE.—Mademoiselle d'Athol !.....

MADemoiselle DE KERDIC.—Jeanne d'Athol... oui.....Vous me trouverez bien hardie et à peine excusable, monsieur, d'avoir osé même avec la sanction et la complicité d'un frère... (*Elle montre François*) d'avoir osé employer des moyens de théâtre pour obtenir une conversion qui fut le vœu.....la prière.....le dernier ordre d'une mourante.....

LE COMTE.—Ma mère !.....

MADemoiselle DE KERDIC.—Ma tâche serait remplie, monsieur, si je vous avais prouvé que vous

\* François, le comte.

\*Mademoiselle de Kerdic, le comte, François.

vous êtes trompé de chemin, qu'il est une vie plus digne d'un homme et de celui qui la donne,— qu'il est des féeries plus réelles et plus douces que celles où votre imagination vous attirait .....Oui, ma tâche serait remplie.....(Avec un accent ému et triste) et je serais heureuse.....quand même ce moment et celle qui vous le prépara ne devraient être pour votre cœur qu'un rêve oublié demain... un secret, monsieur, que je laisserais sans crainte à la garde de votre loyauté.

LE COMTE, *en extase*.—De grâce, que ce rêve ne finisse jamais! (Il lui prend la main et s'incline jusqu'à terre.)

MADMOISELLE DE KERDIC, *secouant la tête*.—N'est-ce pas à la fée encore que cet hommage s'adresse?

LE COMTE.—Non.....c'est à l'ange! (Il pose son front, comme pour cacher son émotion, sur la main de la jeune fille.)

MADMOISELLE DE KERDIC, *à François qui l'interroge du regard*.—Il pleure.....il est sauvé! (La musique joue doucement jusqu'à la fin.)

Fin.

“ Pour montrer la popularité toujours grandissante de nos produits artistiques canadiens, nous faisons plaisir à relater les ventes faites DANS LA MEME SEMAINE de trois PIANOS PRATTE, les meilleurs, sous tous les rapports, que la Cie. des Pianos Pratte puisse fabriquer. Un a été expédié à VANCOUVER, C.A., pour orner une des plus belles résidences sur la Côte du Pacifique; un autre à LONDRES, Angleterre, pour être placé dans un des plus beaux châlets; et le troisième à Paris, France, commandé par un musicien.”

## LE COQUET Le plus complet des Journaux de Modes.

Texte illustré, Gravure colorée et Patron coupe dans tous les numéros.

|                               |                  |
|-------------------------------|------------------|
| Tous les samedis sans annexes | - 18 fr. par an. |
| Tous les samedis avec annexes | - 30 fr. —       |
| Tous les 15 jours “           | - 24 fr. —       |
| Tous les 15 jours “           | - 13 fr. —       |

## Paris-Figurine JOURNAL DE MODES

Texte illustré, 2 Figurines et Patron coupe dans tous les numéros.

Paraît le 1er et 15. — 28 fr. par an.

## Le Journal des Modistes Journal Professionnel

EXCLUSIVEMENT EDITE POUR LES MAISONS DE MODES.

Paraît le 1er de chaque mois.

|                                     |                |
|-------------------------------------|----------------|
| Edition française.....              | 18 fr. par an. |
| Edition étrangère en 6 langues..... | 18 fr. —       |

## Le Journal des Lingeres LINGERIES, CHAPEAUX, LAYETTES

Paraît le 1er de chaque mois.—Un an..... 8 fr.  
Avec une gravure colorée de 5 chapeaux..... 10 fr.

Demander spécimens et conditions d'abonnements à

A. ALBERT, directeur, 6, rue Favart, Paris.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

## Pharmacie MacMillan, PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

### PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

## JOSEPH CONTANT

PHARMACIEN

1475 Rue Notre Dame, - MONTREAL.

Parfumeries, articles de toilette, produits chimiques, Médecines Brévétées, etc.

Ordonnances de Médecins préparées avec soin et avec les drogues les plus pures.

Le département des ordonnances est sous le contrôle immédiat de licenciés en pharmacie.

## Une tasse de cafe obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicié.

N'oubliez pas, Mesdames

—QUE NOS—

# Marchandises d'Automne et d'Hiver

Sont arrivées et que nous pouvons vous faire un magnifique costume pour . . . . **\$25.00**

**NE MANQUEZ PAS DE VENIR LES VOIR.**

**L. G. de TONNANCOUR,**

**TAILLEUR POUR DAMES,**

8 Cote St. Lambert, Montreal.

## Gateaux et Patisseries

DE TOUTES SORTES, TOUJOURS FRAIS.

Bon Chocolat et Bons Bons, manufacturés par nous.

**GATEAUX DE NOCES.**

**GATEAUX DE COMMUNION.**

Déjeuner de mariage, et Soupers fournis à des prix raisonnables.

**CHARLES ALEXANDER,**

219 Rue St. Jacques

## Gadeaux du Nouvel An.

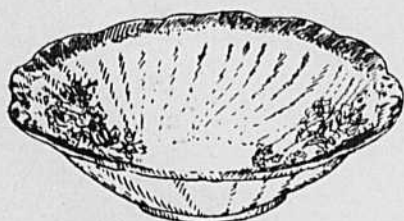
Montres, Bijoux, Argenteries, Porcelaines, Bronzes, Lunettes d'Opera, Horloges, Cuilleres et Fourchettes, etc.

Les acheteurs trouveront un grand avantage en venant me voir avant de faire leurs achats.

**JOHN WATSON,** ART ASSOCIATION BUILDING.

2174 rue Ste-Catherine.

Près de chez Morgan.

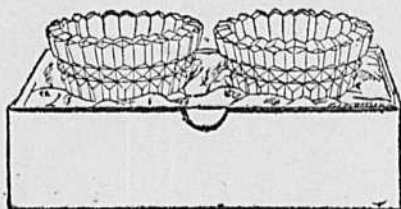


Plateaux a Fruits en Porcelaine

**CARLSBAD,**

très bien décorés avec fleurs colorées, et riche bordure en or, 9 pouces de diamètre.

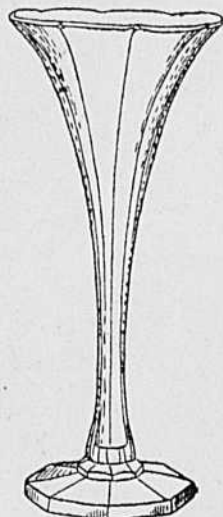
75cts chaque.



## SALLIERES

En veritable verre coupe.

2 dans une boîte doublée en soie. \$1.50 par boîte.



Vases pour les Fleurs.

7 pouces de hauteur, 15 cents.

8 pouces de hauteur, 20 cents.

10 pouces de hauteur, 25 cents.

Services a Diner et a The une Specialite

# A. T. Wiley & Co.

1803 RUE NOTRE DAME  
et 2341 RUE STE CATHERINE



# PIANOS! PIANOS!

a cinq Cordes, ou deux

## PIANOS

 Dans Un.


La plus grande découverte dans la fabrication des pianos par les célèbres manufacturiers **Hoerr** d'Allemagne. Venez visiter ces instruments avant d'en acheter d'autres. Toujours en mains les pianos des plus célèbres manufactures vendus pour du comptant à des prix défiant toute compétition, ou avec des conditions les plus faciles.

## HURTEAU & GERVAIS,

Bell Tel. 6718.

1626 Rue Ste. Catherine,

MONTREAL.

 P.S.—Une visite est sollicitée.

25c.  
PAR BOITE.


**PILULES DE NOIX LONGUES**  
**DE MCGALE** POUR  
AFFECTIONS BILIEUSES & C.  
A VENDRE PARTOUT.

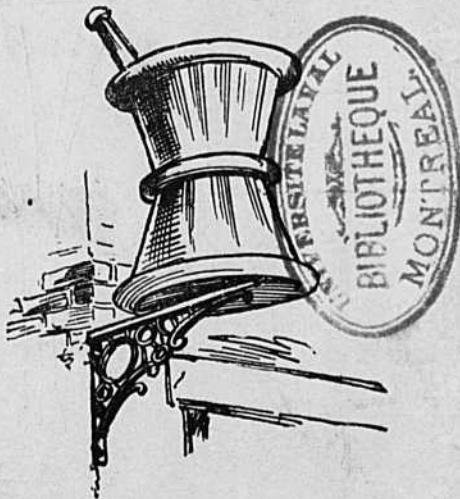
Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

## LES PILULES DE NOIX LONGUES

DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

 Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Biliéux.



## La Pharmacie Nationale

EDMOND GIROUX, Jr.,  
Pharmacien.

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL,

216 RUE ST. LAURENT.

Bell Telephone 2628.

L'EAU 

## RADNOR

Eau d'une source délicieuse découverte dans les Laurentides.

## La Reine des Eaux Gazeuses

POUR LA TABLE.

Pure,  
Naturelle et  
Salutaire

Tous les Hotels, Restaurants, Epiceries et Clubs en sont pourvus.

Embouteillée à la source meme.